

LA REVUE REFORMÉE

Carrefour 2021 de la Faculté Jean Calvin *« La générosité »*

Editorial	1
Daniel BERGESE Jésus et l'argent	3
Daniel HILLION Une générosité sans discrimination ? Réflexions sur la pratique de la générosité au sein de la société humaine	19
Yannick IMBERT La générosité doit-elle être sacrificielle ?	37
Jean-Philippe BRU Présentation du Traité de l'amour du prochain de Martin Bucer	55
Alain PROBST Les pauvres toujours avec nous ?	71
Sermon de Calvin sur Galates 6.9-10	81
Compte rendu du colloque AFETE 2021	97



1° - ABONNEMENTS FRANCE

Prix normal: 32 Euros; soutien: 42 Euros
Pasteurs et étudiants: 17 Euros
Étudiants en théologie: 14 Euros. Deux ans: 22 Euros
CCP MARSEILLE 0282074S029/77
Éditions Kerygma/Revue réformée
IBAN : FR21 2004 1010 0802 8207 4S 029 77
BIC : PSSTFRPPMAR
Périodicité : 4 fois par an
Les abonnements partent du 1^{er} janvier

Prix du fascicule

9 Euros pour l'année et l'année précédente
5 Euros pour les années précédentes
+ frais d'envoi

2° - ABONNEMENTS DE L'ÉTRANGER

PAYS DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

Tarifs français + 10 Euros

SUISSE

La Revue réformée, Amis Suisses de la Faculté
Jean Calvin d'Aix-en-Provence, 1000 Lausanne
C.C.P.: 10-4488-4
Abonnement: 49 CHF; solidarité: 65 CHF
Pasteurs, étudiants et AVS: 30 CHF

AUTRES PAYS

- Règlement en Euros, sur une banque en France :
tarifs français + 10 Euros
- Autre mode de règlement: tarifs français + 20 Euros

3° - INTERNET

La Revue réformée peut être consultée sur Internet
www.unpoissondansle.net/rr
Nouveau site : <http://larevuereformee.net>

N° 302 - 2022/2 - AVRIL 2022 - 4 FOIS / AN
ISSN 0035-3884 - Dépôt légal : AVRIL 2022
Numéro d'impression : 20220140

Imp. IMEAF, 26160 La Bégude de Mazenc. Tél. 04 75 90 20 70.
Le directeur de la publication: Y. IMBERT, Commission paritaire N° 0722 G 81942.

Editorial

Appeler à la générosité est chose commune. De nombreuses causes nobles nous encouragent à l'exercer. Le soin des plus pauvres, l'aide au développement et le mandat missionnaire confié à l'Eglise exigent tous un engagement généreux. Mais quel éclairage la Bible apporte-t-elle sur la générosité ? En quoi la générosité chrétienne est-elle différente de celle pratiquée par nos contemporains ? La générosité présentée dans la Bible, vécue par le Christ, exige-t-elle un sacrifice de nos biens ? Doit-elle s'appliquer sans discrimination ? Que signifie aimer son prochain « comme soi-même » ? Comment la chute a-t-elle contrarié l'ordre originel dans ce domaine et comment pouvons-nous être ramenés à vivre pour le bien du prochain et pour la gloire de Dieu par la foi en Jésus-Christ ? C'est à toutes ces questions que le Carrefour 2021 de la Faculté Jean Calvin a tenté de répondre. Ce numéro est composé de la plupart des contributions de ce Carrefour, complétées par un article d'Alain Probst, publié initialement en 1986, qui n'a rien perdu de son actualité, et un sermon de Calvin qui traite des devoirs chrétiens envers les pauvres.

Jésus et l'argent

Daniel BERGESE

Pasteur retraité et chargé de cours à la Faculté Jean Calvin
d'Aix-en-Provence

1. L'expérience de la pauvreté intégrale

Les évangiles, durant de longs siècles, ont constitué l'enseignement majeur en matière de comportement chrétien. L'imitation du Christ en son abaissement auquel s'ajoutent les appels à « tout laisser » pour suivre Jésus ont façonné un idéal de vie chrétienne qui a eu de nombreux échos dans l'Antiquité et jusqu'au cœur du Moyen Âge. Il est vrai qu'en considérant la vie de Jésus et certains de ses enseignements, il en ressort facilement une spiritualité en rupture radicale vis-à-vis des conditions normales d'existence des hommes : mariage, vie de famille, travail productif, possession et gestion des biens matériels. Dès lors, l'image de la sainteté ira de pair avec le choix d'un total renoncement « au monde ».

Il n'est sûrement pas excessif de dire que la totalité du mouvement monastique – avec son vœu de pauvreté – trouve ses origines et ses justifications dans les récits évangéliques. Et de fait, l'abandon des richesses est devenu un signe majeur de consécration. Celui ou celle qui veut suivre Jésus se doit d'être pauvre... et mieux encore : doit se *faire* pauvre.

Aux XII^e et XIII^e siècles, alors que l'argent recommençait à circuler, que les premières banques et les premières formes de

capitalisme se mettaient en place, alors que certains ordres religieux étaient même devenus opulents, une nouvelle et radicale dénonciation des richesses a parcouru l'Occident chrétien. C'est dans ce contexte qu'est apparu Vaudès, le fondateur du mouvement que l'on appelait initialement les Pauvres de Lyon. Vaudès, en effet, touché par l'épisode évangélique du jeune homme riche (Mt 19), s'est séparé de tous ses biens avant de se mettre à prêcher dans les villes et villages. C'est à cette époque aussi que sont nés les ordres « mendiants » avec la figure emblématique de François d'Assise. Ordre « mendiant » parce qu'il ne faut rien posséder ! Les frères s'appelaient eux-mêmes « les pauvres pénitents d'Assise ». Dans leur premier couvent, il n'y avait ni meuble ni ustensile quelconque. On dormait par terre. En « épousant Dame Pauvreté », comme aimait à le dire François, celui-ci était convaincu qu'il suivait le chemin du Christ.

Et il est vrai que dans la mémoire collective, le *poverello* d'Assise reste une figure christique de premier plan. Ernest Renan a eu ces mots tout à fait emblématiques :

On peut dire que, depuis Jésus, François d'Assise a été le seul parfait chrétien [...] François a été vraiment un second Christ, ou, pour mieux dire, un parfait miroir du Christ¹.

Il est d'ailleurs piquant de constater que même la chrétienté la mieux nantie, que les évêques, le pape et les cardinaux, qui ont pu vivre dans un luxe inaccessible au commun des mortels, ont cautionné également cette éthique de la pauvreté... en l'admirant... de loin !

Mais de fait, l'ordre des franciscains va se trouver, très vite après la mort du fondateur, devant des problèmes quasi insolubles en rapport justement avec ce choix de la pauvreté intégrale. Le nombre de moines, l'organisation de la structure, les

¹ Cité d'après Charles Klein, « François d'Assise, joie et pauvreté », Ed. S.O.S., 1976, p. 219.

dons et legs qui arrivent, tout cela a contribué à s'interroger sur la nature de la richesse : quelle est-elle, où se trouve-t-elle ? L'ordre peut-il avoir des biens, et en même temps considérer que les moines, qui n'ont rien en propre, sont toujours tenus pour pauvres ? Alors, il faudra faire la distinction entre la *possession* et l'*usage*. Chez les franciscains, les biens affectés à l'ordre ne seront même pas considérés comme appartenant à la communauté. Ils appartiennent au pape, et les frères n'en ont que l'usage². Mais où se trouve la vraie richesse matérielle ? Dans un avoir que l'on possède théoriquement mais que l'on ne verra jamais, ou bien dans la possibilité de jouir chaque jour du confort qu'apportent ces biens mis à disposition ?

Les vaudois également n'ont pas pu maintenir dans la durée cette résolution à tout quitter et à ne vivre que de subsides providentiels. Lorsque le mouvement a touché de nombreuses familles, l'idée qu'il fallait abandonner femme et enfants ne s'est pas imposée à tous et une crise s'ensuivit au début du XIII^e siècle. Finalement, il a été admis que la vie séculière, le travail avec les revenus qu'il implique n'étaient pas incompatibles avec une vie qui se veut fidèle à Dieu.

De fait, la question se pose : tout ceci est-il vraiment « évangelique » ? En effet, si la recherche de la pauvreté intégrale est vraiment un critère de sainteté, ce n'est plus « l'amour de l'argent » qui est la racine de tous les maux (1 Tm 6.10) mais c'est l'argent lui-même ; et derrière l'argent, c'est toute la productivité humaine ! Est-ce là encore une manifestation du dualisme nature/grâce qui s'est imposé dans l'Eglise médiévale ? Toujours est-il que ce modèle de sainteté devient inconciliable avec le mandat culturel.

Enfin et surtout, l'enseignement de Jésus dans les évangiles, de même que son exemplarité, impliquent-ils vraiment

² Jean XXII (pape de 1316 à 1334) dénonça cela comme une illusion et voulut que les franciscains se reconnaissent collectivement possesseurs de leurs biens.

le choix de la pauvreté ? Voyons maintenant comment Jésus se situait par rapport aux richesses de cette terre.

2. Un Messie pauvre

Il est indéniable que les évangiles nous présentent un Christ pauvre. Les récits de la naissance ont soin de nous montrer les conditions de grande fragilité dans lesquelles le Messie est venu au monde ; bien loin des palais royaux.

En Galilée cependant, il va grandir dans un milieu, certes humble, mais où le père ayant un travail reconnu (Mt 13.55), les besoins fondamentaux de la famille devaient être assurés. Mais ensuite, quittant la maison familiale, Jésus s'est mis en situation de dépendance économique de telle sorte qu'il le dira lui-même : « le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Lc 9.58).

Cette situation de pauvreté n'était évidemment pas fortuite, elle participe de l'abaissement qui est au cœur de la mission de salut que vient accomplir le Fils de Dieu. Jésus s'est fait « serviteur » et a revêtu la condition de serviteur (Es 53.2 et 9). Il n'a pas regardé comme « une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais il s'est dépouillé lui-même, en prenant la condition d'esclave » (Ph 2.6-7). C'est en devenant pauvre parmi les pauvres qu'il a pu annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres (Lc 4.18). Rejoindre l'humanité dans sa nudité exigeait de se défaire de ses avoirs par lesquels les hommes tentent de briller dans le monde, se cachant à eux-mêmes et aux autres leur condition misérable. Le Sauveur devait descendre aussi bas que nous le sommes afin de nous rejoindre dans notre pauvreté essentielle. Paul l'écrit formellement dans la deuxième lettre aux Corinthiens : « Pour vous, il s'est fait pauvre alors qu'il était riche, afin que par sa pauvreté vous soyez enrichis. » (2Co 8.9)

3. L'imitation de Jésus-Christ

Mais immédiatement se pose la question de l'exemplarité de la vie de Jésus. En d'autres termes : Jésus est-il un modèle à imiter ? Il peut paraître presque choquant de suggérer une réponse négative tant la personne de Jésus est centrale pour tout chrétien. De plus, Paul lui-même se reconnaît « imitateur du Christ » (1Co 11.1). Il est vrai que Jésus a largement utilisé la pédagogie de l'exemple à l'adresse de ses disciples (Jn 13.14-15).

Et cependant, il est vrai que tout dans la vie de Jésus n'est pas imitable, ni destiné à être reproduit. Il suffit d'évoquer la croix pour que la spécificité de l'œuvre du Christ apparaisse nécessairement à nos yeux. « Peut-être devrions-nous même dire que notre vie chrétienne est possible, justement, parce que Christ a fait ce que nous ne pouvions pas faire et qu'il est passé par des chemins – comme celui de la malédiction – précisément pour que nous n'ayons pas à y passer ! »³ Une telle remarque, si elle n'efface pas d'un coup la figure d'un Christ modèle à imiter, oblige cependant au discernement. Il est capital en effet de relever ce qui dans la vie, les choix et les actions de Jésus relève très spécifiquement de sa mission, et ne peut à ce titre constituer une règle de vie pour les fidèles.

Chacun s'accordera à reconnaître, par exemple, que le célibat de Jésus entre dans cette catégorie. Mais qu'en est-il de la pauvreté ? Est-elle une marque nécessaire de la spiritualité chrétienne ou bien se rattache-t-elle spécifiquement au ministère de Jésus ? Les enseignements du Maître au sujet de l'argent et des richesses, et les situations décrites dans les évangiles, permettent de tirer quelques leçons.

³ Donald Cobb, « Entre l'action de Jésus et l'engagement de l'Eglise en faveur des pauvres, quel lien ? », in *La Revue réformée* 247 (2008/4), p. 18.

4. Regard sur les récits fondateurs d'une éthique de la pauvreté

Il faut d'abord prendre en compte les appels explicites à se défaire de ses biens pour se mettre au service de Jésus. Le texte emblématique à ce sujet est, bien entendu, l'entretien avec le « jeune homme riche » (Mt 19.16-30 ; Mc 10.17-30 ; Lc 18.18-30). Sa radicalité (« Vends tout ce que tu as ») a été la source de grandes vocations dans l'histoire.

Ce récit est par ailleurs soutenu par un enseignement de Jésus dont les prémices figurent dans le Sermon sur la montagne : « Ne vous amassez pas de trésors sur la terre, où les vers et la rouille détruisent et où les voleurs percent et dérobent... » (Mt 6.20) De plus, dans l'évangile de Luc, l'appel à la confiance et à la priorité du Royaume est suivi par cette sentence : « Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumône. » (Lc 12.33)

Mais est-ce vraiment une règle au caractère universel ? Sa normativité se vérifie-t-elle ailleurs ? La mise en parallèle avec un autre récit concernant une personne riche, le collecteur d'impôts Zachée, permet déjà de prendre du recul. Zachée, lui, ne s'est pas vu dans l'obligation de vendre toute sa fortune. Apparemment, Jésus ne lui demande rien à ce sujet. Mais touché par la grâce, il a cependant de lui-même annoncé : « Voici, Seigneur : je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple. » (Lc 19.8)

Certes, dans ces deux histoires (celle du jeune homme riche et celle de Zachée), la rencontre avec Jésus se traduit par un focus dirigé sur leur fortune – ce qui mérite d'être relevé –, mais dans un cas, celle-ci joue le rôle d'obstacle au salut tandis que, dans l'autre, l'accueil du salut en Jésus entraîne un changement dans sa gestion. Zachée reconsidère tout son avoir

dans une démarche spontanée de justice et de générosité. Ceci met en évidence sa délivrance face au pouvoir de l'argent.

Toujours dans le sens de l'appel à se défaire de ses biens, il faut également prendre en compte les conditions posées par Jésus pour l'envoi des Douze (puis des 70) en mission. Ceux-ci ne doivent prendre avec eux « ni or, ni argent, ni monnaie dans la ceinture, ni sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni sandale, ni bâton, car l'ouvrier mérite sa nourriture » (Mt 10.9-10). Ce que Jésus exprime ici, c'est le fait que ceux qui sont chargés de le représenter doivent être dans la même dépendance économique que lui-même. « Si quelqu'un vous accueille, c'est moi qu'il accueille », dit-il quelques versets plus loin (Mt 10.40). Cela dit, cette dépendance économique n'implique pas nécessairement une situation de pauvreté. En disant « l'ouvrier mérite sa nourriture » (ou « son salaire » en Lc 10.7), il pose le principe d'une rétribution pour ceux qui accomplissent ce ministère d'annonce de l'Evangile. Paul reprendra exactement la même formule lorsqu'il parlera des anciens de l'Eglise, « surtout ceux qui prennent de la peine à la prédication et à l'enseignement » (1Tm 5.17-18). En d'autres termes, en faisant le parallèle avec n'importe quel autre ouvrier, Jésus ne vise pas à ce que ses envoyés soient dans un grand dénuement, mais au contraire qu'ils aient tout le nécessaire pour accomplir leur mission. L'ouvrier *aura un salaire*, et c'est la raison pour laquelle les disciples n'ont pas besoin d'emporter avec eux toute une logistique pour pouvoir tenir des semaines durant sans revenir dans leur foyer !

Mais au-delà de ces cas dont la dimension contextuelle ne doit pas être ignorée, la règle sous-jacente semble bien être énoncée dans l'enseignement de Jésus sur le renoncement : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. » (Lc 14.33) Il faut s'interroger sur la nature de ce renoncement. Une lecture qui verrait dans celui-ci une règle d'abandon réel et immédiat de tous ses biens

n'est pas soutenue par le contexte. En effet, au verset 26, Jésus s'exprime ainsi : « Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » Tout lecteur comprend qu'il ne s'agit pas de rejeter femme et enfants ni même détester le fait d'être venu au monde ! L'arrière-plan araméen explique cette tournure car, dans cette langue, comme en hébreu, il n'y a pas de comparatif⁴. Haïr n'est donc pas synonyme de rejet, mais de renvoi à une place inférieure. Il s'agit donc ici d'une disposition intérieure dans laquelle l'attachement au Christ doit surplomber toutes les autres affections que la personne peut connaître en ce monde. C'est choisir Christ quoi qu'il en coûte, et savoir le manifester concrètement en chaque situation où la fidélité au Christ l'exige. Ce renoncement, qu'il s'agisse des biens matériels, des affections familiales, et même de sa propre vie, est une attitude de cœur dont les manifestations externes demeurent infiniment variées en fonction des situations ou de l'appel reçu.

Mais il y a dans les évangiles d'autres avertissements concernant les richesses. Et ceux-ci, par leur caractère évident d'universalité, vont compléter l'enseignement du Christ sur le sujet.

5. Le problème avec les richesses

La parole bien connue « vous ne pouvez servir Dieu et Mammon » (Mt 6.24) donne le ton des discours de Jésus concernant les richesses de ce monde. Et elle nous fait découvrir premièrement que le problème avec l'argent n'est pas que sa possession pourrait paraître socialement scandaleuse ou injuste. Dans la bouche de Jésus, c'est toujours son rôle néfaste

⁴ A titre d'exemple, voir en Dt 21.15-16 où la préférence d'une épouse aux dépens de l'autre se dit également de cette manière.

vis-à-vis de l'accueil du Royaume qui est mis en avant : « En vérité, je vous le dis, il est difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux. » (Mt 19.23)

L'argent⁵ se présente comme une idole redoutable qui, dans le cœur, prend la place de Dieu et ne laisse plus d'ouverture pour l'accueil de l'Évangile. « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. » (Mt 6.21) C'est ainsi que le pauvre Lazare n'a trouvé aucune compassion auprès du riche qui vivait tout près de lui (Lc 16.19-31). C'est encore parce qu'ils venaient d'acquérir un champ ou de nouvelles paires de bœufs que les invités à la noce déclinent finalement l'invitation (Lc 14.16-24). La parabole du riche insensé (Lc 12.16-21) révèle particulièrement bien le problème. Cet homme trouve son assurance dans l'accroissement de ses biens. « Mon âme, dit-il, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois et réjouis-toi. » Mais une mort soudaine le frappe et révèle la tragique erreur de ses choix de vie.

Après la béatitude adressée aux pauvres, Luc nous fait entendre la parole miroir prononcée par le Seigneur : « Malheur à vous, les riches, car vous avez votre consolation. »⁶ (Lc 6.24) La richesse se révèle être un malheur pour l'homme dans la mesure exactement où elle va l'empêcher de prendre conscience de sa misère. Celui qui a sa « consolation » ne cherchera plus celle qui vient de Dieu.

A contrario, la nature de cette critique détermine aussi le regard qui va être porté sur la pauvreté. Celle-ci n'est jamais présentée comme une vertu en soi, mais plutôt comme un lieu privilégié de l'action salvatrice de Dieu. Dans la parfaite ligne de l'Ancien Testament, Dieu entend le cri et la détresse des

⁵ Et plus exactement le désir du profit, ce qui semble bien être le sens précis du mot « Mamon ».

⁶ L'utilisation du terme *paraklêsis* (consolation) peut véhiculer une connotation messianique, comme on peut le voir par exemple en Lc 2.25 : Siméon attendait la *paraklêsis* (consolation) d'Israël. Celui qui a sa propre consolation n'est plus dans une attente eschatologique.

pauvres, et y répond. C'est la raison pour laquelle un des signes messianiques qui ne trompe pas est que « la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (Mt 11.5 ; Es 61.1). Et de même que le danger de la richesse n'est pas dans la richesse elle-même mais dans sa capacité à fermer le cœur à l'Evangile, de même la pauvreté n'a de valeur que si elle induit une pauvreté de cœur (ou « en esprit » en Mt 5.3), terrain favorable à l'accueil de l'Evangile du Royaume.

6. La gestion des biens

Cependant, qu'il y ait des riches et des pauvres, c'est d'abord un état de fait, et il peut être utile de préciser que Jésus n'est pas venu pour mettre un terme à cette situation. Le renversement entrevu par Marie : « Il a fait descendre les puissants de leur trône, élevé les humbles, rassasié de biens les affamés, renvoyé à vide les riches » (Lc 1.52-53) s'accomplit sous ses yeux et s'accomplira tout au long de l'évangile en ce sens que la porte du Royaume s'ouvre pour les petits et les humbles, alors qu'elle va rester inaccessible aux puissants. Mais Jésus, dans son enseignement et ses activités, ne véhiculera aucunement une utopie de transformation de la société. Tout au contraire, après l'épisode du parfum de grand prix, il rappellera la permanence des inégalités sociales : « Vous avez toujours les pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous le voulez, mais moi, vous ne m'avez pas toujours. » (Mc 14.7)

Maintenant, nous allons voir que dans deux paraboles, Jésus suggère un rapport à l'argent qui ne se résume pas à la nécessité de tout donner pour s'alléger d'un poids spirituellement dangereux.

Il s'agit d'une part de la parabole des « talents » (Mt 25.14-30)⁷ et d'autre part de celle de « l'intendant infidèle » (Lc 16.1-9). Dans la parabole des talents, bien qu'il faille transposer une histoire donnée en termes économiques en des réalités autres, il reste quand même un appel à faire fructifier une richesse reçue. On peut, bien sûr, considérer que cela ne concerne que les grâces spirituelles conférées par le Christ sauveur, mais s'il faut y voir l'ensemble d'une vie, désormais requalifiée et mise au service du Christ, cela implique une gestion de toute richesse afin qu'elles produisent d'autres richesses pour le Royaume.

La deuxième parabole, celle de l'intendant infidèle, peut éclairer la précédente dans la mesure où elle ne souffre d'aucune ambiguïté quant à son sujet : il y est question d'argent, et la leçon finale vise très explicitement son usage. Tout en formulant un avis toujours négatif sur les richesses (elles sont dites « injustes »⁸), le Seigneur demande pourtant à ce qu'elles soient mises au service d'un relationnel positif. « Faites-vous des amis avec les richesses injustes. » (Lc 16.9) Et la méthode pour y parvenir, c'est la générosité, c'est le don.

7. Le don, écho de la grâce

Jésus n'a pas initié la pratique du don. Celle-ci est déjà codifiée dans la loi de Moïse et les Pharisiens de l'époque de Jésus pratiquaient l'aumône régulièrement. Mais à l'évidence, Jésus veut faire sortir cet usage du cadre trop légal dans lequel il était enfermé.

⁷ Ou sa cousine, la parabole des « mines » en Lc 19.11-27.

⁸ Mais il ne s'agit pas d'une injustice sociale. La parabole montre un intendant qui utilise l'argent de son maître comme si c'était le sien. L'injustice est donc vis-à-vis du maître (Dieu), qui, cependant, approuvera l'usage qui est fait ici de son argent.

En Luc 11.38-41, après avoir sévèrement dénoncé les apparences de pureté que procure le respect des règles religieuses, Jésus se prononce sur l'aumône de cette manière : « Donnez plutôt l'aumône *du fond du cœur*, et tout sera pur pour vous. » Ce qui change la nature du don, c'est ce qui est « à l'intérieur » (*ta éronta*). C'est ce même regard qui permet à Jésus de dire que la pauvre veuve a mis plus que les riches dans le tronc à offrande. Elle donne peu en valeur absolue, mais cela représente une générosité exceptionnelle : elle a donné « de son nécessaire, tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre » (Mc 12.43). Son geste parle de sa vie intérieure. Il dit son amour pour Dieu, il manifeste également une grande foi, une grande confiance en son Seigneur.

Plus largement, on voit que Jésus condamne le légalisme des docteurs de la loi et des pharisiens, lorsqu'il est dit que ceux-ci donnent scrupuleusement la dîme sur tout et se croient ainsi en règle, mais négligent ce qui est plus important : « la justice, la miséricorde et la fidélité » (Mt 23.23). Jésus inverse les perspectives, en demandant que l'on s'attache d'abord aux principes et aux orientations données par Dieu dans sa loi, pour en rejoindre ensuite les injonctions concrètes.

L'exigence formulée devant le jeune homme riche – que nous avons évoquée tout à l'heure – pouvait paraître, quant à elle, hors de proportion par rapport à une obéissance formelle aux dix commandements. Par cette interpellation radicale, Jésus voulait faire sortir son interlocuteur de sa logique des œuvres qui, en aucune manière, ne peut apporter la vie. Tout donner, et suivre Jésus, ce n'est pas une œuvre qui s'ajouterait aux autres, c'est accepter de repartir à zéro dans une totale ouverture à Dieu. Jésus illustre ailleurs ce dépassement de la loi, et les tergiversations qui s'y rattachaient, par la parabole et l'exemple du « bon Samaritain » dont le souci du prochain est le fruit d'un authentique mouvement du cœur, et se manifeste

par une générosité qui se situe hors des codes et des règlements (Lc 10.25-37).

Ainsi, le don qui plaît à Dieu, c'est celui qui reflète l'œuvre de la grâce dans le cœur. L'enthousiasme de Zachée en constitue une belle illustration. « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. » (Mt 10.8) « Donnez, et l'on vous donnera. » (Lc 6.38) Jésus invite ses disciples à une libération totale vis-à-vis du « Mamon », qui d'ordinaire tient les hommes captifs, en le retournant contre lui-même, en le transformant en outil de la grâce. C'est la raison pour laquelle « lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles, et *tu seras heureux*, puisqu'ils n'ont pas de quoi te rétribuer ; car tu seras rétribué à la résurrection des justes » (Lc 14.13-14).

8. Résumé et perspectives

Il semble que la chrétienté ait bien eu du mal à se situer par rapport aux richesses de ce monde. Tantôt elle a couvert les possédants en y voyant une norme de nature ou une élection divine – quitte à couvrir la cupidité elle-même, tantôt elle s'est engagée dans une dénonciation radicale de toute forme de possession comme on le voit dans l'exemple de François. Comme souvent, l'enseignement biblique ouvre une troisième voie.

Que le Fils de Dieu soit né dans un grand dénuement, qu'il ait vécu dans une humble famille, et qu'il se soit volontairement engagé dans une vie sans aucune richesse personnelle, ne constitue pas une norme à appliquer telle quelle. Cela résulte de sa vocation unique en vue de notre salut.

Toutefois Jésus nous met très souvent en garde contre le rôle néfaste des richesses. Entrer dans le Royaume de Dieu, pour un riche, c'est comme si un chameau voulait passer par le trou d'une aiguille ! Mais dans son enseignement, Jésus a

bien montré que le mal ne résidait pas dans l'argent lui-même, mais dans sa capacité séduisante à nous offrir un « salut » ici et maintenant, étouffant ainsi l'appel de l'Esprit. En ce sens, l'argent peut se muer effectivement en une idole redoutable. Même le sympathique « jeune homme riche », qui semble bien disposé, bute devant ce problème. Son attitude illustre concrètement la difficulté, pour ceux qui ont de grands biens, d'entrer dans le Royaume de Dieu.

Pour autant, Jésus ne veut pas faire de ses disciples des pauvres, des précaires, des mal-logés, des mendiants vivant de la charité publique. Car l'ouvrier mérite son salaire. La spiritualité chrétienne ne consistera donc pas en un rejet des réalités terrestres (et donc ici des réalités économiques) par peur d'être gagné par elles, mais dans une détermination à les dégager de toute idolâtrie afin de les mettre sous la seigneurie du Christ. Il s'agit de renoncer à elles, dans un premier temps, afin de les recevoir à nouveau de la main même de Dieu⁹. Chercher d'abord et toujours en premier lieu le Royaume de Dieu. Et lorsque cette priorité est posée, Jésus garantit à ses disciples qu'ils ne manqueront de rien¹⁰.

Sans aucun doute, les inégalités sur ce plan continueront à être de mise. En Christ, elles peuvent même être considérées comme des vocations individuelles¹¹. Les uns, dans leur condition humble, feront l'expérience du soutien indéfectible de Dieu. Les autres, largement pourvus, sont appelés à une gestion intelligente, productive pour le Royaume et pour la gloire de Dieu. Les uns et les autres, à leur place, à leur échelle, devront manifester la grâce dont ils ont été les bénéficiaires en abandonnant, « du fond du cœur », une part de ce qu'ils

⁹ Mc 10.28-30 et par.

¹⁰ Lc 12.22-31.

¹¹ La vocation, ou appel de Dieu, ne doit pas être conçue comme un statut immuable. Le don du célibat peut n'être que provisoire et de même pour le statut de pauvreté. L'important, c'est que la situation soit vécue dans le temps présent sans amertume, parce que reçue paisiblement de la bonne main de Dieu.

reçoivent. Le don généreux plaît à Dieu parce qu'il est à la fois signe de liberté ou de consécration au Seigneur pour celui qui donne (Mamon est vaincu) et marque de l'amour ou de la générosité de Dieu pour celui qui est bénéficiaire du don.

Cette rapide enquête sur Jésus et l'argent se doit d'être complétée à la lumière de l'Ancien Testament et aussi, bien sûr, par le reste du Nouveau Testament. Notamment le thème du mandat culturel, peu présent dans les évangiles, doit enrichir notre compréhension du rôle de l'argent dans la vie des sociétés. François et ses nombreux imitateurs ont construit un modèle éthique sur une base scripturaire malheureusement trop étroite, ne tenant même pas compte de tout l'enseignement de Jésus dans les évangiles. On peut être admiratif de ces hommes qui ont, pour l'amour du Christ, renoncé à leurs biens. Sans doute y avait-il là une dénonciation nécessaire du Mamon qui avait bien trop infiltré l'Eglise, mais ce faisant, ils ont alimenté une erreur sur le sens de notre pèlerinage terrestre. Encore une fois est vérifié que *sola scriptura* ne va pas sans *tota scriptura*.

Une générosité sans discrimination ?

Réflexions sur la pratique de la générosité au sein de la société humaine

Daniel HILLION

Directeur des études au Service d'entraide et de liaison (SEL)

Comment peut-on décrire la générosité qu'est appelé à pratiquer au sein de la société humaine celui qui craint le Seigneur et qui met sa foi en Jésus ? L'expression « sans discrimination » serait-elle bien choisie pour la qualifier ?

La non-discrimination est souvent considérée aujourd'hui comme une valeur de premier plan. Il est des cas où on le comprend aisément, comme lorsqu'une organisation non gouvernementale (ONG) fait sienne le code de conduite pour le Mouvement international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge et pour les ONG lors des opérations de secours en cas de catastrophe, qui affirme que « [l']aide est apportée sans aucune considération de race, de croyance ou de nationalité du bénéficiaire, et sans discrimination d'aucune sorte. Les priorités en matière d'assistance sont déterminées en fonction des seuls besoins. »¹ Ici la non-discrimination ne signifie pas nécessairement que l'on aide tout le monde, mais que les choix, s'il doit y en avoir, ne peuvent être basés que sur le critère de savoir qui est dans le plus grand besoin. Pas question de favoriser ou de défavoriser systématiquement une personne ou un groupe pour une autre raison.

¹ Cf. <https://www.icrc.org/fr/doc/assets/files/publications/icrc-001-1067.pdf>, p. 3. Page consultée le 14 avril 2021.

J'ai également trouvé l'expression « sans discrimination » dans un texte classique de l'orthodoxie réformée du XVII^e siècle, le *Synopsis purioris theologiae*. Celui-ci contient toute une *disputatio* concernant l'aumône et le jeûne – soit dit en passant, nous pourrions être interpellés par le fait qu'il s'agit pour le *Synopsis* d'un locus théologique à part entière. Commentant une expression de l'évangile (« Donne à quiconque te demande »², Luc 6.30), Antonius Thysius (l'auteur du chapitre en question) affirme :

Et donc vous devez comprendre les mots « quiconque demande » comme signifiant toute personne telle [i.e. faisant partie des catégories qui viennent d'être décrites] (sans discrimination [*sine discrimine*]), qu'elle soit un étranger ou un citoyen et un compatriote, un inconnu ou quelqu'un qui nous est lié par le sang, un ami ou un ennemi, un croyant ou un non-croyant (Matthieu 5.34, 44 et Luc 6.27, 32). En bref, « chaque prochain ». Et par conséquent notre prochain est absolument qui que ce soit qui ait besoin de notre aide à la lumière de l'état dans lequel il se trouve et pour l'aide et l'assistance duquel il nous est donné l'occasion et les moyens, comme le Christ l'enseigne (contre les Juifs) dans la parabole de l'homme blessé (Lc 10.30)³.

Ici le « sans discrimination » est lié à une exigence forte qui me concerne personnellement : donner à quiconque me demande. On peut se montrer très peu généreux sans faire de discrimination – et celui qui ne donne rien du tout ne risque pas non plus de violer un quelconque principe de non-discrimination ! Mais si se rajoute une obligation en rapport avec « l'occasion et les moyens », la question se corse !

En matière de générosité et face à la pauvreté, qu'est-ce que le Seigneur demande de nous ? Il n'est pas si facile de ré-

² Je cite la Bible dans la version dite à la Colombe.

³ *Synopsis purioris theologiae* / *Synopsis of a Purer Theology*, Latin Text and English Translation, Volume 2 / Disputations 24-42, Volume Editor Henk van den Belt, Brill, Leiden/Boston, 2016, 37.23, p. 457. Je traduis d'après le texte anglais.

pondre précisément parce que nous sommes l'objet de la discussion – si du moins nous faisons partie de ceux qui professent la foi chrétienne. Il ne s'agit plus seulement de la déontologie du secours d'urgence, de la philosophie de l'aide au développement ou de notre vision de l'humanité.

Comme nous savons que nous serons censés mettre en pratique ce que nous allons dire, la tentation est grande de baisser le niveau de l'exigence pour l'adapter à ce que nous croyons être capables de faire. C'est la tactique de ce docteur de la loi qui, parce qu'il voulait se justifier, a demandé à Jésus qui était son prochain (*cf.* Lc 10.29). Le sens profond de sa question était en fait : qui ai-je le droit d'exclure de la liste ?⁴ Comment faire en sorte que ce commandement n'en demande pas trop de moi ?

Il est vrai que nous devons apprendre à faire preuve de réalisme dans notre façon de vivre la solidarité, la générosité et l'amour et ne pas mettre sur nos épaules ou celles des autres des fardeaux que Dieu ne nous impose pas. Mais combien il est facile d'en faire une excuse pour la médiocrité ou, pire, pour l'égoïsme ! Le théologien réformé du XVII^e siècle Pierre Du Moulin estimait qu'« il vaut mieux nous condamner nous-mêmes en proposant des règles que nous ne pouvons atteindre, que de nous flatter en diminuant notre tâche et dissimuler ou rogner quelque chose des devoirs que Dieu requiert de nous »⁵.

Mais il est d'autres manières de s'illusionner soi-même. Henri Blocher écrivait que l'idéalisme « radical » peut « également donner bonne conscience au moindre coût personnel : on se rassure sur sa propre générosité en professant des idées généreuses, qui ne changent pas grand-chose pour soi et pour

⁴ Cf. les réflexions d'Etienne Lhermenault dans « Débat sur l'immigration : identité, peur de l'autre, universalité », in *Réforme* n° 3818, 26 septembre 2019.

⁵ Cité par Lucien Rimbault, *Pierre Du Moulin, 1568-1658. Un pasteur classique à l'âge classique*, Paris, Vrin, 1966, p. 134.

les pauvres ». La fougue avec laquelle nous défendons certaines idées peut nous faire oublier que notre vie n'est pas si différente de celle des autres, même de ceux qui ne partagent pas nos options politiques et/ou économiques et que nous ne changeons peut-être pas tant que cela le monde dans lequel nous vivons.

Mais même pour ceux qui cherchent plus sérieusement la cohérence entre la parole et les actes, les difficultés ne s'arrêtent pas là. Henri Blocher ajoute très finement : « Le soupçon peut même aller plus loin, jusqu'au paradoxe légitime : la motivation des conduites réellement sacrificielles, qu'on admire en culpabilisant un peu, est-elle pure générosité, compassion et faim de la justice ? Quelle est *parfois* la part d'un romantisme enivrant et flatteur pour l'*ego*, la part d'un effort de propre justice, voire celle du ressentiment à l'égard du milieu familial ? »⁶ Si la générosité est bien affaire de pratique, elle est d'abord une disposition du cœur – lequel est tortueux par-dessus tout et même un abîme (cf. Jr 17.9 et Ps 64.7). Le chemin de la générosité et de l'amour du prochain est parsemé d'embûches pour les pécheurs que nous sommes !

Il nous faut également reconnaître que la vie dans un monde déchu est objectivement compliquée et que les problèmes éthiques auxquels elle nous confronte sont redoutables en théorie comme en pratique. Pour le sujet de la générosité, les situations de besoins, de manques, de pauvreté, de détresses qui sollicitent notre attention sont nombreuses et graves. Les solutions ne sont souvent ni évidentes, ni faciles, ni rapides à mettre en œuvre. Il nous faut faire des choix, essayer, renoncer à tout faire, payer de notre personne et de nos biens, prendre des risques et parfois nous tromper. Tentons de poser quelques points de repère.

⁶ Henri Blocher, « Responsabilité sociale de l'Eglise : la diversité des options évangéliques », in *Stop à la pauvreté*, Actes du colloque de la Faculté de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine, Valence/Vaux-sur-Seine, Ligue pour la lecture de la Bible/Edifac, coll. Le Défi Michée, 2007, p. 147, n. 122.

Éléments bibliques

Commençons par la constatation suivante : on trouve dans la Bible quelque chose qui correspond ou se rapproche de ce que peut recouvrir l'expression « une générosité sans discrimination ». Donnons quelques échantillons.

Le livre de Job nous parle non seulement de la souffrance et de son caractère mystérieux, mais a aussi des leçons à nous enseigner sur ce qu'est une vie juste et généreuse au sein d'une société humaine – rappelons que Job se situe hors du contexte du peuple de Dieu. Décrivant sa prospérité passée et son intégrité dans les chapitres 29 à 31, Job fait une large place à son comportement envers les personnes pauvres et fragiles. Il faut certainement reconnaître une place à l'hyperbole dans son discours comme lorsqu'il affirme avoir guidé la veuve dès le ventre de sa mère (Jb 31.18 d'après la version à la Colombe) ! Mais l'expression recouvre une action bien réelle. Job proclame aussi qu'il a partagé son pain avec l'orphelin (31.17), qu'il a vêtu le vagabond et le pauvre (31.19-20), qu'il a été des yeux pour l'aveugle et des pieds pour le boiteux (29.15). Il a également exercé l'hospitalité envers l'étranger et le voyageur (31.32). Certes, il mentionne des jeunes dont il méprisait trop les pères pour les mettre parmi les chiens de son troupeau (30.1) – ce qui suggère que sa générosité n'était peut-être pas sans discrimination aucune. Elle devait prendre en compte certaines considérations morales. Il est intéressant de noter cette limitation – comme d'ailleurs le fait que le *Synopsis* utilise l'expression « sans discrimination » après avoir délimité les catégories de personnes à aider. L'expression « sans discrimination » est toujours utilisée dans un certain contexte qui permet de la comprendre.

Mais il n'empêche que l'ouverture au prochain de la pratique de Job a été particulièrement large, en fonction de ses moyens et des responsabilités que ces moyens lui conféraient.

Aucun retrait frileux sur lui-même, aucune trace de spiritualisation à outrance de la vie : Job ne se vante pas d'avoir parlé de Dieu et de son espérance d'un rédempteur à l'affamé, mais bien de lui avoir donné à manger. Il a pratiqué amplement la générosité au sein de la société humaine.

La loi de Moïse contient de nombreuses dispositions de nature à stimuler la générosité du peuple d'Israël non seulement à l'égard de la veuve et de l'orphelin, mais aussi de l'immigrant⁷. On ne peut certes pas dire que l'Ancien Testament mette sur un pied d'égalité l'Israélite et le non-Israélite et encore moins leurs religions respectives. Mais la direction de l'enseignement concernant les relations avec les personnes vulnérables qui se trouvent sur le chemin de celui qui craint le Seigneur est en général celle d'une ouverture large et généreuse à leurs besoins.

Le Sermon sur la montagne contient un verset que l'on a parfois appelé la « règle d'or » et qui s'énonce ainsi : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, vous aussi faites-le de même pour eux, car c'est la loi et les prophètes. » (Mt 7.12) Il s'agit certainement du texte biblique qui se rapproche le plus de l'idée d'une « générosité sans discrimination » – car je présuppose que nous voudrions tous que les hommes soient généreux envers nous, surtout lorsque nous sommes dans le besoin. Jésus parle des hommes, c'est-à-dire des humains. Il nous fait ainsi sortir des limites de la communauté des disciples et du peuple d'Israël. Rien n'est plus vague et moins « discriminant » que ce mot « ἅνθρωποι », rien n'est plus universel que ce « tout » (« tout ce que vous voulez »). Mais Jésus va encore plus loin. En disant que c'est « la loi et les prophètes », il nous confirme qu'il s'agit de l'une des lignes

⁷ Pour plus de détails, on peut se reporter aux belles études d'Emile Nicole, *Croquis de randonnées bibliques*, Vaux-sur-Seine/Edifac, 2011, « L'attitude à l'égard du pauvre dans l'Ancien Testament », p. 59-77 (en particulier p. 65-71 pour la loi), et « L'attitude à l'égard de l'étranger d'après l'Ancien Testament », p. 51-58.

de force principales de la révélation biblique vers quoi tendait l'enseignement vétérotestamentaire qu'il est venu confirmer. Je trouve bibliquement incompréhensible que le mandat missionnaire de Matthieu 28 ait à ce point éclipsé la règle d'or de Matthieu 7 dans la façon dont les chrétiens évangéliques ont parfois pensé leur présence au monde ou ce que Dieu attendait d'eux.

Pour beaucoup cependant, c'est la parabole du bon Samaritain qui évoquera le mieux l'idée d'une générosité sans discrimination (cf. Lc 10.25-37). Le texte est plus difficile à interpréter que ce que l'on pense parfois. Cependant nous pouvons nous exclamer : quelle générosité ! Le Samaritain voit, a compassion, s'approche, apporte les premiers soins, conduit le blessé à l'hôtellerie, continue à prendre soin et paie pour la suite ! Et tout cela pour quelqu'un qui est désigné de la manière la plus vague possible (Ἀνθρώπος τις : un certain homme, verset 30). Il faut sans aucun doute comprendre qu'il s'agit d'un Juif qui a été aimé par un Samaritain, alors que les deux peuples étaient hostiles l'un à l'autre. Mais précisément le Samaritain a su voir dans le blessé non pas d'abord un Juif, mais un homme dont il était appelé à se rapprocher et à être le prochain.

Si nous voulons méditer sur le fondement de l'enseignement des textes que nous avons passés en revue, on peut considérer qu'il est double. Il se rattache d'une part à la création : Dieu a créé les humains comme son image et a mis une « conjonction inviolable », pour parler comme Calvin, entre tous les hommes de la terre⁸ – car il y a unité organique du genre humain qui forme un ὅλον et est issu d'un seul (cf. Ac 17.26). D'autre part, l'œuvre de la rédemption nous parle du Fils incarné qui est le bon Samaritain par excellence : il a

⁸ Cf. « Le Catéchisme de l'Eglise de Genève », in *Confessions et catéchismes de la foi réformée*, sous. dir. O. Fatio, Genève, Labor et Fides, 1986, 2005, question 222, p. 72.

satisfait à notre place aux exigences de la loi. Il s'est montré notre prochain alors que nous étions sans force et maintenant nous donne d'avoir ce « commencement d'obéissance » à la loi dont parle le *Catéchisme de Heidelberg*, bien qu'il ne soit que « petit » dans cette vie même chez les plus saints⁹.

Nous ne pouvons exclure *a priori* personne du bénéfice de notre générosité. En cela, il y a bien quelque chose dans l'Écriture qui correspond à l'idée d'une générosité sans discrimination. Cela doit sans aucun doute orienter notre pratique au sein de la société humaine et en particulier à l'égard de ceux qui vivent dans la pauvreté. Pour être bien comprise, cette vérité doit maintenant être placée dans un cadre théologique plus large.

Une vision du monde anormaliste et théonomiste

Les mêmes idées ou des idées dont les formulations semblent proches prennent parfois une résonance ou même un sens différents en fonction du contexte dans lequel elles sont placées. Cela vaut de cette dimension d'ouverture à tous dont nous avons parlé jusqu'à présent.

Le théologien Auguste Lecerf écrivait que « [l]e christianisme [...] au moins sous sa forme augustinienne et antipélagienne, est anormaliste et théonomiste »¹⁰. Il opposait ces deux termes au caractère « normaliste » et « autonomiste » des « philosophies immanentistes », expression par laquelle nous pouvons entendre toutes les formes de pensées non bibliques¹¹.

⁹ Cf. *Catéchisme de Heidelberg*, « Quelle est ton unique assurance dans la vie comme dans la mort ? », trad. Pierre Courthial, Aix-en-Provence, Kerygma, 1986, question 114, p. 116.

¹⁰ Auguste Lecerf, *Introduction à la dogmatique réformée. Du fondement et de la spécification de la connaissance religieuse*, volume 2, Aix-en-Provence, Kerygma, 1999 (1^{re} édition 1938), p. 49.

¹¹ Voir les explications dans *ibid.*, p. 40, note 1.

La vision biblique du monde est « anormaliste ». Cela signifie que la chute a introduit dans le monde une situation profondément anormale. Il n'y a que la grâce (grâce commune et grâce spéciale) qui explique que certaines réalités continuent à fonctionner plus ou moins normalement dans l'humanité aujourd'hui¹².

Quelles conséquences pour le sujet de la générosité ? D'abord que la générosité est difficile à pratiquer. Nous ne sommes plus naturellement généreux et ouverts aux autres, mais plutôt égocentriques et enclins à nous intéresser aux autres dans la mesure où nous y avons intérêt. Jésus contre cette mauvaise tendance du cœur humain en exhortant un des chefs des Pharisiens qui l'avait invité à manger chez lui dans les termes suivants : « Lorsque tu donnes à dîner ou à souper, ne convie pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour et que ce ne soit ta rétribution. Mais lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles. Et tu seras heureux, puisqu'ils n'ont pas de quoi te rétribuer ; car tu seras rétribué à la résurrection des justes. » (Lc 14.12-14) Comme Calvin avait su le voir, Jésus n'interdit pas ici les relations sociales « normales »¹³, mais il nous montre que la générosité, à laquelle nous sommes appelés, consiste plutôt à savoir miser sur des relations socialement non rentables¹⁴. Cela n'a rien d'évident.

Les conséquences du péché que nous subissons font d'ailleurs que même si notre cœur était parfaitement pur et rempli de l'amour pour Dieu et pour le prochain, la pratique de la générosité dans le contexte d'un monde anormal serait parfois

¹² Cf. *ibid.*, p. 53.

¹³ Cf. Jean Calvin, *L'harmonie évangélique*, second volume, Aix-en-Provence/Marne-la-Vallée, Kerygma/Farel, 1993, p. 222-223.

¹⁴ Sur ce texte, voir aussi Timothy Keller, *Pour une vie juste et généreuse. Grâce de Dieu et pratique de la justice*, trad. Antoine Doriath, Charols, Excelsis/Farel, 2018, p. 65-67.

coûteuse et douloureuse. Le modèle de Jésus est là pour nous en convaincre. S'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir (cf. Ac 20.35), le bonheur n'est pas toujours le plaisir ou la facilité.

La prise en compte du péché et de la grâce amène aussi à reconnaître une division au sein de l'humanité. Il nous faut affirmer qu'il existe fondamentalement deux catégories d'êtres humains : ceux qui connaissent Dieu et ceux qui ne le connaissent pas. La Bible le dit d'une manière qui paraîtra brutale à certains : elle distingue les enfants de Dieu et les enfants du diable (cf. 1Jn 3.10) ! Or la plupart des discours contemporains sur la non-discrimination sont basés sur la conviction qu'il n'existe qu'une seule catégorie d'êtres humains.

Précisons : la division de l'humanité d'après l'Écriture n'est pas une de ces versions d'une triste tendance de l'homme pécheur à considérer que ceux qui ne font pas partie de son groupe sont des sous-hommes, moins humains que les autres, des « barbares ». Les chrétiens doivent reconnaître en chaque être humain un frère ou une sœur en humanité¹⁵. L'incorporation à l'Eglise ne desserre pas notre lien d'humanité qui fait de nous des membres de la société des humains. Nous ne devenons pas moins humains en devenant chrétiens ! Mais elle crée un lien nouveau, surnaturel, et d'une importance plus grande¹⁶. Oui, cela compte si la personne dans le besoin qui est sur mon chemin est chrétienne ! Je lui suis lié deux fois !

Reconnaissons-le : assumer à la fois l'unité et la division de l'humanité crée une tension dans notre manière de voir le monde en théorie, mais aussi d'y être présents en pratique. Nous sommes parfois tentés de nous investir dans le social comme si la distinction entre chrétiens et non-chrétiens n'était

¹⁵ J'ai argumenté ce point dans mon dialogue avec le pasteur Charles Nicolas dans « Amour fraternel et action sociale », in *La Revue réformée*, n° 266, 2013, p. 17-32.

¹⁶ Sur ce sujet cf. *Synopsis purioris theologiae*, op. cit., 37.11, p. 449 et 37.24, p. 457.

pas pertinente ou, au contraire, de nous replier sur nos Eglises comme si nous n'étions plus solidaires de l'humanité créée par Dieu, ou enfin de ne pratiquer la générosité envers les non-chrétiens que dans l'espoir que cela les poussera à devenir chrétiens sans souci suffisamment authentique de leurs besoins physiques, relationnels et sociaux. Sur un sujet comme celui-là, je plaide pour que nous ne cherchions pas à faire disparaître une certaine tension, car je la crois inhérente à la vie dans le monde tel qu'il est : déchu, mais pour lequel Dieu a une espérance en Jésus et qui se trouve en ce moment dans un état d'«*interim*». Les réformateurs protestants défendaient une théologie des deux règnes. On peut éventuellement discuter de la terminologie, mais le fond est correct : nous sommes membres de la cité céleste et de la cité terrestre. Et ce n'est pas confortable ! Il n'y a pas réellement de point d'équilibre. Nous avons constamment besoin d'être aiguillonnés pour pratiquer le bien envers tous [sans discrimination !] et surtout envers les frères en la foi [la relation avec nos frères et sœurs en Christ est significative !] (cf. Ga 6.10).

Auguste Lecerf présente aussi le christianisme comme «*théonomiste* ». Il faut entendre ce terme dans un sens large, en opposition à l'idée d'autonomie, pour exprimer la dépendance de l'être humain par rapport à Dieu et à sa loi dans tous les domaines de l'existence. Il ne s'agit pas ici de la question plus spécifique de la mesure dans laquelle il faudrait ou pas appliquer la loi civile de l'Ancien Testament aux sociétés actuelles – même si les sujets ne sont pas totalement disjoints non plus.

Le sujet de la générosité se présente très différemment selon qu'on l'envisage comme une réponse à la loi de Dieu et plus précisément au commandement de l'amour du prochain ou selon qu'on y pense dans la perspective d'une autonomie supposée de l'être humain.

Comment définir celle-ci ? Ce n'est pas facile à la fois parce qu'elle présente de nombreux visages et parce qu'elle se solde toujours par un échec : personne n'est autonomiste jusqu'au bout. Nous sommes toujours rattrapés par le fait qu'il y a une réalité et une norme qui nous précèdent et dont nous dépendons. Il y a d'abord la réalité de l'existence des autres humains qui me limitent dans mon autonomie. L'une des leçons de base que l'on m'a apprises à l'école primaire est que la liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Voilà une définition typiquement « autonomiste » : je m'accorde une liberté potentiellement illimitée dans laquelle je me dirige moi-même, mais, comme je ne peux pas ne pas reconnaître aux autres la même autonomie que je me suis décernée à moi-même, je dois introduire une limite dans la pratique (il faut que cela ne nuise pas à autrui, que lui aussi jouisse d'une liberté potentiellement illimitée).

Envisager la générosité dans une perspective autonomiste, c'est la placer dans le contexte de ma coexistence avec tous ces « autres » humains censés être autonomes comme moi – et qui se trouvent être plus de 7 milliards actuellement. Cela peut donner des résultats très variés. Une perspective autonomiste peut aussi bien encourager un égoïsme absolu qu'une absolutisation de la responsabilité d'être généreux ou encore une conception totalement arbitraire de la pratique de la générosité : je suis généreux si je décide souverainement que je vais l'être. Des positions intermédiaires existent certes, mais ne sont plus modérées que parce qu'elles sont moins cohérentes.

Le philosophe Peter Singer, avec son « altruisme efficace », a élaboré une version particulièrement intéressante d'une approche que l'on peut qualifier d'autonomiste. Pour lui, toutes les vies ont la même valeur, les autres sont comme nous, peuvent souffrir comme nous et nous sommes moralement obligés de les aider de la manière la plus efficace possible si le

sacrifice que nous devons consentir pour cela est moins grand que la souffrance que nous soulagerions en les secourant¹⁷. Autrement dit, si vous pouvez sauver ou contribuer à sauver une vie avec l'argent que vous dépensez pour quelque chose de moins important qu'une vie humaine, vous n'avez aucune justification morale et rationnelle à ne pas le faire (et donc à faire la dépense en question).

Comme le relève l'économiste chrétien Bruce Wydick, « dans la version extrême du monde de Singer, nous ne devrions arrêter de donner que quand nous sommes nous-mêmes parvenus à une situation qui est de plus en plus désespérée au point que notre besoin du dollar suivant soit égal à celui de la personne la plus pauvre sur la terre »¹⁸. Dans cette approche, il n'y a aucune raison valable pour privilégier nos proches (ou nous-mêmes) par rapport aux pauvres à l'autre bout du monde. S'il y a bien une approche qui soit « sans discrimination », c'est celle-là !

L'intérêt de l'approche de Singer réside dans le caractère implacable de sa logique : on ne peut pas raisonner dans un cadre autonomiste semblable au sien et « modérer » ses conclusions. Si vous ne voulez pas le suivre, vous êtes obligés de contester radicalement la pensée qu'il met en œuvre. Il me semble que nous devrions nous interroger pour savoir si notre manière de susciter la générosité ou d'inciter à une démarche de responsabilité face à la pauvreté n'emprunte pas à des prémisses partiellement apparentées à celles de Singer. Il est parfois tentant de dire à quelqu'un qu'avec l'argent qu'il utilise pour telle ou telle dépense non nécessaire il pourrait sauver

¹⁷ Cf. https://www.ted.com/talks/peter_singer_the_why_and_how_of_effective_altruism?language=fr#t-1016514 et https://fr.wikipedia.org/wiki/Peter_Singer#Altruisme_efficace_et_extr%C3%A4me_pauvre%C3%A9 (pages consultées le 14 avril 2021).

¹⁸ Bruce Wydick, *Shrewd Samaritan. Faith, Economics, and the Road to Loving our Global Neighbor*, Nashville, Thomas Nelson, W Publishing Group, 2019, p. 92. Je traduis.

une vie, puis de laisser entendre que par conséquent il devrait le faire. Mais si vous faites cela, vous n'avez logiquement aucune raison de vous arrêter avant Singer.

Une perspective « théonomiste » me paraît permettre une contestation de l'approche en question tout en fondant une pratique exigeante de la générosité. Elle est marquée par le commandement de l'amour du prochain. Le « prochain », pour reprendre une expression d'Henri Blocher, est « une présence concrètement qualifiée »¹⁹ : c'est la personne réelle dont Dieu m'a rapproché et dont il me commande de me faire proche. Ce n'est pas simplement l'« autre » que je reconnais comme mon égal et dont chaque être humain est un « exemplaire » dont je n'aurais aucune raison de privilégier l'un plutôt que l'autre. A travers mon prochain, c'est à Dieu que j'ai affaire et devant lui la question qui se pose n'est plus d'abord qu'est-ce que je peux faire ? mais qu'est-ce que Dieu demande de moi ? Ma générosité ne se fonde pas d'abord sur mon pouvoir d'agir, mais sur la révélation de ce que Dieu veut que je fasse.

Dieu nous a créés chacun unique, avec des talents et un enracinement dans un temps, un lieu, une histoire, un parcours, qui constituent autant de richesses mais aussi de limites. Sa loi guide nos pas et sa souveraineté marquée par la grâce délimite notre sphère d'action. Cette perspective a quelque chose de libérateur parce qu'elle laisse Dieu être Dieu et qu'elle nous pousse à être vraiment humains et à envisager la générosité comme une réponse joyeuse à la grâce de Dieu en Jésus-Christ dont notre prochain pauvre devrait être l'un des bénéficiaires, même s'il est tout à fait normal que nos proches nous soient plus chers que les autres.

Mais cette perspective est aussi exigeante parce que Dieu demande dans sa loi que je lui donne tout. Certes, comme

¹⁹ Cf. Henri Blocher, *Révélation des origines. Le début de la Genèse*, Lausanne, Presses Bibliques Universitaires, 1979, 1988, p. 91.

C.S. Lewis l'avait bien vu, quand nous sommes tout entiers à Dieu, nous sommes aussi pleinement nous-mêmes²⁰. Mais soyons clairs : avec Jésus comme Seigneur je ne peux jamais établir une liste de pratiques religieuses à accomplir, de choses à faire, de prochains à aimer, de pauvres à aider, d'actes généreux à mettre en œuvre, cocher les cases et avancer dans la vie en étant bien décidé à ne rien faire de ce qui n'était pas marqué d'avance sur la liste et m'accorder un *satisfecit* si je suis à la hauteur de la barre que je me suis fixée. A n'importe quel moment, le Seigneur peut faire passer devant mes yeux la misère d'un frère ou d'une sœur en Christ ou d'un frère ou d'une sœur en humanité et me conduire à comprendre qu'il est maintenant pour moi l'heure d'entendre un : « Va, et toi, fais de même. » Sois généreux comme Jésus a été généreux envers toi ! Bibliquement, le « sans-discrimination » ne veut pas dire abstraitement aime tout le monde de la même façon, mais plutôt sache que Dieu peut vraiment mettre n'importe qui sur ton chemin, sans que tu puisses faire une discrimination préalable, et t'appeler à l'aimer jusqu'au sacrifice de ta vie.

Mais en pratique que sommes-nous censés faire ? Comment déterminer sans erreur ce que Dieu veut que je donne, quand, à qui et jusqu'à quel point ? Je n'ai pas de réponse facile à apporter à cette question. On peut néanmoins faire quelques suggestions. C'est par elles que je conclurai.

Le cœur de la réponse se trouve dans notre cœur et dans le fait de savoir garder notre cœur plus que toute autre chose : Dieu nous demande d'abord d'aimer et pour cela de nous nourrir de sa grâce, car notre amour vient toujours en réponse à ce que Dieu a fait pour nous en Jésus-Christ.

L'amour à l'intérieur se traduit nécessairement extérieurement par des actes. Lesquels ? Sachons donner au bon sens la place qui lui revient ! Il suffit souvent d'ouvrir les yeux et de

²⁰ Cf. C.S. Lewis, *Tactique du diable*, trad. Irène Fernandez, s.l., Empreinte Temps Présent, 2012, p. 64.

réfléchir quelques minutes pour trouver des moyens à notre portée de nous montrer généreux. Posons-nous des questions comme : avec qui suis-je en relation au quotidien ? Quelle association est-ce que je connais ? Dans quel domaine suis-je doué, au moins un peu ?

Apprenons à être dans ce que l'on pourrait appeler une « stratégie d'élargissement continue »²¹. Notre amour pour notre prochain est appelé à grandir, c'est-à-dire à la fois à se purifier des restes de péchés en nous, mais aussi à mûrir. Que pourrions-nous faire aujourd'hui pour aimer mieux ceux que Dieu a mis sur notre chemin – pour aimer davantage ceux que nous aimons déjà et/ou pour aimer davantage de personnes ?

Il nous faut également reconnaître l'importance d'une forme de discernement spirituel. Le sujet est délicat parce que certains chrétiens évangéliques usent et abusent d'expressions et de raisonnements comme : « Dieu m'a dit que... » « J'ai ressenti une grande paix à l'idée de faire telle ou telle chose. » Mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître que, peut-être d'une façon que nous ne pouvons pas expliquer ou décrire d'une manière très satisfaisante sur le plan intellectuel, Dieu nous conduit. Il accorde la sagesse nécessaire à celui qui la demande pour faire les bons choix en matière de pratique de la générosité. Avec des tâtonnements certes, mais sûrement néanmoins.

Il nous faudra prendre des décisions. La loi de Dieu n'est pas un « code » ou une « procédure » qui dicte les moindres de nos mouvements. C'est un cadre, dans lequel on peut bouger, respirer, vivre, s'épanouir ! La loi de Moïse prévoyait que chacun devait laisser un coin de son champ sans le moissonner au bénéfice de son prochain pauvre (cf. Lv 23.22). Mais la

²¹ J'emprunte cette expression à M^{me} El Ayoubi, une marraine avec le SEL, qui l'avait employée dans un entretien avec moi dans lequel elle avait aussi expliqué comment elle avait éduqué à la solidarité ses enfants avec le parrainage dans le contexte du décès de leur père.

taille du coin n'était pas déterminée²². Il n'était certainement pas précisé qu'il fallait partager jusqu'au point où le propriétaire du champ se retrouverait lui-même dans la pauvreté ou à deux doigts d'y tomber.

Pour ma dernière suggestion, je reprendrai les mots du *Synopsis* qui déclarait qu'« il est caractéristique de la prudence chrétienne de réserver pour soi-même une source, afin qu'une sorte de rivière de générosité puisse en couler de façon pérenne, de laquelle on pourra tirer pour les autres – à moins qu'il arrive qu'un commandement spécifique [et ici le *Synopsis* fait référence à Marc 12.41, l'histoire de la pauvre veuve] ou un besoin pressant (1 Corinthiens 13.3) en exige autrement »²³. En matière de générosité (et dans beaucoup d'autres domaines !), l'extraordinaire restera généralement exceptionnel. Il peut arriver que Dieu nous conduise, comme la veuve de l'évangile, à exercer la générosité à partir de notre nécessaire. Nous devrions être ouverts à cette possibilité²⁴. Mais je ne crois pas que l'Écriture nous laisse penser que cela est censé être le quotidien du chrétien. En temps normal, il est judicieux de chercher à être un « Samaritain futé » pour reprendre le titre du livre de Bruce Wydick, à la fois en cherchant les actions les plus utiles, les plus efficaces, les plus respectueuses de la dignité humaine, à mener ou à financer, mais aussi en gérant ce que nous donnons et en adoptant une pratique viable sur le long terme, qui ne nous conduira pas au *burn-out*.

Qu'une telle rivière de générosité puisse couler de nous de façon pérenne ! Nous serons surpris de voir la diversité des

²² Je dois cette observation, si ma mémoire est bonne, au pasteur Thierry Seewald.

²³ *Synopsis purioris theologiae, op. cit.*, 37.15, p. 451.

²⁴ Pour aller plus loin, il peut être intéressant de se référer aux réflexions de John M. Frame, *The Doctrine of the Christian Life*, Phillipsburg, Presbyterian and Reformed, 2008, p. 196-199, sur l'« héroïsme moral ».

personnes qu'elle atteindra, « sans discrimination », et des personnes vivant dans la pauvreté en bénéficieront certainement.

La générosité doit-elle être sacrificielle ?

Yannick IMBERT

Professeur d'apologétique et d'histoire de l'Eglise

Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence

Nous lisons en Marc 12.43-44 : « Jésus appela ses disciples et leur dit : Je vous le déclare, c'est la vérité : cette veuve pauvre a mis dans le trésor plus que tous les autres. Car tous ont donné de leur superflu ; mais elle, qui manque de tout, a donné tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre ! » Certains théologiens ajoutent : « Allez, et faites de même. »

Allez, donnez généreusement ! Dans un monde dans lequel nos divertissements nous anesthésient à la souffrance des autres... donnez généreusement. Dans un monde global au sein duquel nous faisons partie des « fortunés »... donnez généreusement. Dans un monde dans lequel les injustices rendent plus aiguë encore la pauvreté... donnez généreusement. Dans ce « monde postpandémique » que certains appellent de leurs vœux... donnez généreusement.

Ne nous y trompons pas : la générosité est bien de retour dans notre théologie. Pour les théologiens qui y mettent un accent central, l'exemple de la pauvre veuve de Marc 12 sert de standard. Lorsque Dieu nous demande de « donner généreusement », que demande-t-il concrètement ? Il nous demande d'agir comme cette veuve devant le temple. Il nous demande de donner de notre « nécessaire », de donner *tous* nos biens, au risque de tout perdre. Il ne s'agit pas de nous en tenir

à une dîme qui, même prise littéralement, reste une petite part des biens que nous avons. La demande de Jésus est bien plus radicale.

Ainsi pour Shane Claiborne, cofondateur de la communauté néomonastique The Simple Way, les premiers chrétiens, de manière *générale*, partageaient tous leurs biens. Cette générosité radicale, et donc *sacrificielle*, ne dépendait pas des circonstances mais se voulait *universelle*. Claiborne écrit :

Ils [les premiers chrétiens] ont partagé leurs biens parce qu'ils avaient une communauté. C'est tout simplement ce qui arrive quand nous sommes animés par une éthique de l'amour par laquelle nous aimons notre prochain comme nous-mêmes¹.

La générosité sacrificielle serait donc une démonstration de l'amour que nous nous devons les uns aux autres.

Il serait trop facile d'écarter les fortes affirmations de Claiborne sur la seule base d'un extrémisme naïf. Il est loin d'être le seul à proposer une conclusion aussi radicale. David Bentley Hart, le théologien orthodoxe, observe au sujet du passage de Luc 14, qui parle de l'identité du disciple :

Il [Jésus] dit à tous ceux qui voudraient le suivre de vendre tous leurs biens et d'en donner le produit en aumône (Luc 12.33), et déclare explicitement : « aucun de vous ne peut être mon disciple s'il ne renonce pas à tout ce qu'il possède » (Luc 14.33)².

Hart conclut plus loin, à propos de la première communauté chrétienne, celle de Jérusalem :

Simplement dit, les premiers chrétiens étaient communistes (comme les Actes nous le disent de l'Eglise de Jérusalem, et

¹ Shane Claiborne, « A Radical Redistribution of Love », 1 May 2017, *Sojourners*, <http://sojo.net>, consulté le 15 octobre 2019.

² David Bentley Hart, « What Lies Beyond Capitalism? A Christian Exploration », *Plough*, vol. 21, <http://www.plough.com>, consulté le 15 octobre 2019.

comme les épîtres de Paul le révèlent parfois), non pas comme un accident de l'histoire mais comme un impératif de la foi³.

Là aussi, la conclusion est radicale et ne souffre pas de nuances.

Nous pourrions répondre de deux manières. Tout d'abord, nous pourrions demander à Claiborne et Hart s'ils vivent vraiment ce qu'ils prêchent. Cette objection est insuffisante car elle oublie, premièrement, que nous pouvons tous affirmer quelque chose de biblique, sans malheureusement le vivre. Après tout, n'est-ce pas le cas du « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jn 13.34) ? Deuxièmement, cette réaction est insuffisante car elle ne se pose pas la *seule* question qu'il est finalement nécessaire de se poser : est-ce que l'enseignement biblique exige une telle générosité sacrificielle ? Que Claiborne ou Hart la vivent ou non n'a finalement que peu d'importance. Ensuite, nous pourrions être tentés de tout simplement ignorer cet argument comme relevant de l'hyperbole. En fait, le texte ne veut pas vraiment dire que nous devons « tout » donner. Ce serait simplement une expression. Mais une expression pour dire quoi ? C'est là qu'il faut reconnaître qu'à première vue les conclusions bibliques de Claiborne et Hart ont un certain poids. Hart adopte par exemple une lecture simple de Luc 14.33. Littéralement : « chacun d'entre vous, qui n'abandonne pas tout ce qu'il possède, n'a pas la possibilité d'être mon disciple ».

Mais cette lecture simple et littérale est-elle bien légitime ? Le texte de Luc 14.33, tout comme celui de Marc 12.43-44, exige-t-il une générosité sacrificielle ? Nous demandent-ils, au sens le plus fort de ce verbe, à faire sacrifice de tout ce que nous possédons si nous voulons continuer à porter le nom de Christ ? La question est posée. Je propose de regarder ces

³ *Ibid.*

deux textes de manière plus attentive afin de pouvoir répondre à la question.

Luc 14.25-35

Commençons par le texte de Luc 14.25-35. Ce passage est l'un des cœurs de la description du « disciple » dans l'évangile de Luc : « Si quelqu'un vient à moi et ne déteste pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (v. 26), passage qui se clôt par le verset 33 : « Ainsi quiconque d'entre vous ne renonce pas à tous ses biens ne peut être mon disciple. »

Remarquons deux choses. Premièrement, il semble bien y avoir une relation analogique entre ces deux exhortations. Le disciple est celui qui « laisse de côté » (ou qui « déteste » sa famille). De la même manière il est celui qui « laisse de côté » (ou qui déteste) ses biens. Ce que nous devons faire de nos biens est parallèle à ce que nous devons faire de notre famille. Celui qui « abandonnerait ses biens », sans qualification, est aussi celui qui « haïrait » sa famille, sans qualification. Vous conviendrez que ceci serait assez difficile à réconcilier avec le reste de l'enseignement biblique sur la famille, en particulier sur l'honneur rendu aux parents. La solution est certainement tout autre. La rhétorique déployée par Jésus pour démontrer le coût radical du discipulat exige ainsi de lire ces exhortations de manière parallèle.

Une solution serait de créer une dissymétrie entre les deux exhortations. La première serait absolue et la deuxième relative. Détestez vos biens, et séparez-vous-en. Bien sûr ne détestez pas vos parents car le texte veut dire autre chose : il veut dire que nous devons toujours être prêts à mettre Jésus avant notre famille. Et c'est bien sûr là la clé. L'unité du passage demande que nous maintenions le lien intime entre « les biens » et « la famille », et qu'il en est des biens comme il en

est de la famille. Si Jésus ne passe pas avant votre famille, vous ne pouvez pas être son disciple. De même si Jésus ne passe pas avant vos biens matériels, vous ne pouvez pas être son disciple.

Le parallèle entre les deux coûts, celui de la « famille » et celui des « biens », est clair : tout passe après Christ. C'est en cela que suivre Christ est radical et demande un abandon – et donc, en quelque sorte, un sacrifice – de tout le reste. Y compris la famille et les biens. La bonne compréhension de ce passage passe donc par une « qualification » à la fois du rejet (ou l'abandon) de sa famille, mais aussi du rejet (ou l'abandon) de nos biens. Le double « rejet » dont il est question est relatif à la priorité absolue donnée à Christ.

Deuxièmement, ce verset 33 qui commence par « ainsi donc » vient clore la brève suite d'exemples développée par Jésus entre les versets 28 à 35 : « Car, lequel d'entre vous, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied pas d'abord pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi la terminer [...] Ou quel roi, s'il part pour s'engager dans une guerre contre un autre roi, ne s'assied pas d'abord pour examiner s'il a le pouvoir avec dix mille hommes de marcher à la rencontre de celui qui vient contre lui avec vingt mille [...]. » La rhétorique développée par Jésus dans ce passage de Luc souligne la question centrale : vous êtes-vous vraiment posé la question du coût du discipulat ? Car il a bien un coût, qui ne peut pas être sous-estimé. Il ne s'agit pas de suivre Jésus de manière accessoire ou secondaire. Non, suivre Jésus est une condition absolument prioritaire, qui prend le pas sur tout le reste. Pour le disciple, Jésus vient donc avant sa famille, et avant ses biens.

Y a-t-il donc quelque chose de l'hyperbole dans ce passage de l'évangile ? Cela semble bien être le cas. Cela signifie-t-il pour autant que la générosité est absente de ce passage, ou que le disciple de Christ n'est pas appelé à le suivre de manière radicale ? Certainement pas. Il est bien question de ce que

nous faisons de nos « biens ». Il est bien question de générosité. Car si Jésus passe avant nos possessions, celles-ci pourront être utilisées pour le service de Christ... dès qu'il le demandera. Il faudra pouvoir répondre au coût du discipulat. Il est bien question de faire passer notre allégeance à Christ avant toute autre chose !

Marc 12.41-44

Le deuxième passage est celui de Marc 12.41-44. Ce passage est bien connu, et dans la plupart de nos Bibles, il est intitulé « L'offrande de la pauvre veuve ». Là aussi, à première lecture, le passage semblerait exhorter à une générosité sacrificielle. *Tout donner*. Donner son nécessaire, comme la « pauvre veuve » : voici la vocation chrétienne. Il ne s'agit pas de donner dix pour cent, ou de nous séparer de ce dont nous pouvons nous passer, mais de donner notre nécessaire, peut-être au prix de notre propre subsistance.

Cependant, afin de bien comprendre ce passage, il est une fois de plus important de le lire dans le contexte qui le précède, soit les versets 38 à 40. Relisons ces versets, avec un accent particulier sur le verset 40 :

Il leur disait, dans son enseignement : Gardez-vous des scribes ; ils aiment se promener avec de longues robes, être salués sur les places publiques, avoir les premiers sièges dans les synagogues et les premières places dans les dîners ; *ils dévorent les maisons des veuves* et, pour l'apparence, ils font de longues prières. Ils recevront un jugement particulièrement sévère.

La mise en accusation des scribes par Jésus est une fois de plus sans appel. Ils dévorent les biens des veuves. Bien qu'il

soit difficile de cerner précisément le sens de l'expression « dévorer le bien des veuves », une chose est claire : l'intensité de l'abus est extrême⁴.

C'est dans ce contexte que Jésus attire l'attention des disciples sur l'offrande faite pour le temple. Après sa vive critique des scribes, Jésus montre aux disciples un exemple d'une attitude similaire, celle des « riches » – peut-être même sont-ils ces mêmes scribes que Jésus vient de dénoncer. D'ailleurs, qui d'autre que les scribes ou autres docteurs de la loi pouvaient compter parmi les « riches » – si ce n'est les collecteurs d'impôts, dont nous avons un exemple en Luc 19.1-10. La conjonction de ces deux groupes aide le lecteur à prendre conscience que l'épisode de la « pauvre veuve » n'est pas une surprise, il n'est pas anodin.

La nature frappante du passage est accentuée par un parallèle qui structure les versets 41 à 44. Nous devons porter une attention spéciale au verset 44, qui concerne en particulier la générosité et qui est le verset conclusif de tout le passage : « [...] car tous ont mis de leur abondance, mais elle, elle a mis de son manque, tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre. »

En relisant attentivement le texte, nous voyons un parallèle significatif émerger :

⁴ Le mot grec traduit par « dévorer » (κατασθίω), suggère l'action de « consommer totalement ». Nous retrouvons ce même sens, bien qu'utilisé d'une manière figurative, pour décrire la manière dont le « fils prodigue » dilapida, ou consumma, l'héritage de son père (Lc 15.30).

	adjectif	sujet	verbe	objet direct
41c	nombre	de riches	mettaient	beaucoup
42a	une	pauvre veuve	mit	deux petites pièces

Ceci sert à souligner le contraste entre les riches et la « pauvre veuve ». Ce contraste est d'ailleurs suraccentué par sa reprise dans le verset 44 :

	sujet	ek+génitif de provenance	pronom	objet direct
44a	tous	de l'abondance	de eux	ont mis
44b	elle	de la pauvreté	de elle	a mis

Deux contrastes apparaissent dans ce passage. Le premier est un contraste entre les riches qui ne donnent que de leur « abondance » et la « pauvre veuve » qui donne de ce qui lui est nécessaire pour vivre. L'offrande des riches ne leur coûte rien. Pire encore, leur offrande, dépendant de l'interprétation que nous faisons de l'expression « consommer le bien des veuves », peut impliquer qu'ils donnent en offrande un bien qu'ils se sont acquis injustement – le bien des veuves. Non seulement ils sont les tristes exemples d'une fausse piété, mais ils le font au prix de la subsistance de ceux dont ils devraient prendre un soin tout particulier. La veuve, par contraste, a donné « de son nécessaire ». Elle a puisé dans « ce qu'elle avait

pour vivre ». Là aussi l'attitude de la veuve est caractéristique de la vraie piété, une piété qui coûte, une piété qui implique le renoncement à soi-même⁵.

Le deuxième contraste est entre l'attitude orgueilleuse des riches, qui « aiment à se montrer », et l'humilité de la « pauvre veuve », invisible aux yeux de tous – sauf Jésus. C'est la veuve qui incarne l'attitude pieuse du renoncement, du sacrifice. La vraie piété ne consiste pas à « se promener en beaux vêtements et être salués sur les places publiques », ou à être « les plus en vue dans les synagogues » ou même « pour l'apparence, de faire de longues prières » (Mc 12.38-40). Bien au contraire. La pauvre veuve, par le contraste qu'elle offre, et dont Jésus se saisit, sert de contre-exemple à l'attitude hypocrite et fausse des scribes. Ce contraste est déterminant et donne tout son poids à la force argumentative des paroles de Jésus. Comme l'explique Geoffrey Smith :

Les paroles de Jésus sont pleines d'ironie. L'offrande de la veuve est en fait plus grande que toutes les offrandes faites par les riches. Il explique ensuite que la valeur de l'offrande est mieux mesurée par rapport à la valeur financière de celui qui l'offre (nous pourrions dire, un peu grossièrement peut-être, que la qualité d'une offrande est mieux mesurée en pourcentage de l'actif total). Considérée de cette façon, l'offrande de la pauvre veuve était de loin supérieure aux autres, car c'était tout ce qu'elle possédait⁶.

La pauvre veuve incarne donc bien le double enseignement de la générosité et de la piété. Pour résumer, nous pourrions dire que « c'est une question de foi authentique, que la veuve exprime par la générosité de son offrande »⁷.

⁵ « Les disciples se sont peut-être rappelés l'enseignement de Jésus sur leur croix (8.34-38) et le service des autres qui implique le renoncement à soi-même (10.42-45). » Geoffrey Smith, « A Closer Look at the Widow's Offering : Mark 12.41-44 », *JETS*, vol. 40, n° 1, mars 1997, p. 27-36, ici p. 31.

⁶ *Ibid.*, p. 31.

⁷ *Ibid.*

Ce passage porte-t-il donc sur la générosité ? D'une certaine manière, c'est bien le cas. Mais cet exemple de générosité met en lumière le lien entre piété et générosité. Un don généreux est le fruit d'une vraie piété. C'est le premier enseignement de ce passage, c'est le fondement sur lequel est construite l'exhortation à la générosité. Le deuxième enseignement est que le don est motivé par une piété qui coûte. En ce sens limité, la générosité de cette veuve est « sacrificielle » et un exemple à suivre.

La vraie mesure de la générosité

La générosité serait donc relative. Mais attention cependant à bien nous comprendre. Il serait possible de dire cela en sous-entendant quelque chose du genre : « La générosité vous savez, c'est vraiment très relatif. Vous la pratiquez ou pas... ça dépend vraiment de vous. » Une telle perspective pourrait rapidement conduire à étouffer notre générosité. Dire que la générosité est relative, cela veut dire qu'elle est « en relation », conditionnée, encadrée par d'autres facteurs. Dire que la générosité n'est pas absolue, mais relative, ne doit pas légitimer la pauvreté de notre générosité. Il s'agit plutôt de reconnaître que les textes qui, *a priori*, exhortent à une générosité absolue sont en fin de compte plus complexes, ce qui n'enlève rien à la nature exigeante de leurs exhortations. Dans ce sens absolu, la générosité n'a pas nécessairement à être sacrificielle, bien qu'elle puisse nous y conduire, et que nous devions être prêts à aller jusque-là.

D'accord, mais alors, quelle est la *mesure* de la générosité ? L'exemple de la veuve de Marc 12 est un bon point de départ, parce que le récit évangélique tient justement à nous indiquer comment se manifeste une fidèle piété. Elle se manifeste dans le don libre et généreux dont l'un des fondements « spirituels » est le renoncement à soi-même.

Il n'est pas étonnant de voir cette attitude définir la pratique de la générosité, car elle est essentielle à toute vie chrétienne. Thomas Manton, théologien puritain du XVII^e siècle, écrivait ainsi : « Pour quiconque veut être disciple de Dieu et du Christ, le renoncement à soi-même est la première leçon ; c'est l'A-B-C de la religion. »⁸ Sans une théologie du renoncement, la pratique de la générosité est impossible, car la générosité n'est pas définie simplement par le fait de donner, mais par le coût du don et donc par l'imitation de Christ, le seul qui ait tout donné.

Le renoncement est une mesure et une motivation de notre générosité. Ainsi, le commentaire suivant de Shane Claiborne est en partie bien légitime : « La vraie générosité ne se mesure pas par ce que nous avons donné, mais par ce qu'il nous reste, surtout quand on regarde les besoins de nos voisins. Nous n'avons pas le droit de ne pas être charitables. » Il ajoute cependant une qualification beaucoup plus discutable : « Les premiers chrétiens ont enseigné que la charité consiste simplement à rendre ce que nous avons volé. »⁹ Une fois encore, D.B. Hart fait écho à cette critique de la propriété privée, en vue d'une accentuation de la générosité radicale, absolue, *sacrificielle* :

Avant tout, nous devons poursuivre une vision du bien commun (par tous les moyens charitables possibles) qui suppose que le fondement du droit et de la justice n'est pas le droit inviolable à la propriété privée, mais plutôt la vérité plus originale enseignée par des hommes comme Basile le Grand, Grégoire de Nysse, Ambroise de Milan et Jean Chrysostome : que les biens de la création appartiennent également à tous, et qu'une immense richesse privée est du vol – du pain volé aux affamés, des

⁸ Thomas Manton, *A Treatise of Self-Denial*, Pensacola, Chapel Library, en ligne, <http://www.chapellibrary.org>, p. 20.

⁹ Shane Claiborne, *The Irresistible Revolution : Living as an Ordinary Radical*, Grand Rapids, Zondervan, 2006, p. 164.

vêtements volés à ceux qui sont nus, de l'argent volé aux indigents¹⁰.

Pour Claiborne et Hart, le problème essentiel est celui de la propriété personnelle. Cette dernière, pierre angulaire de la société consumériste, est totalement illégitime. Pour ces deux théologiens, considérer quelque chose comme nous appartenant est de l'ordre du vol. Sans autre précision, le commentaire est plus que problématique. Bien sûr, Hart qualifie son commentaire en fin de citation, précisant que c'est « l'immense richesse privée » qui est de l'ordre du vol. Au-delà de la propriété personnelle, c'est bien l'enrichissement pour le seul bénéficiaire personnel qui serait illégitime. Cependant, nous ne trouvons pas au cœur de l'Écriture une contestation de la propriété mais une opposition à l'accumulation sans limites, témoin d'une volonté de non-renoncement révélatrice d'une « idole du cœur ».

Cette théologie du renoncement nous aide à concrétiser notre pratique de la générosité et à voir en quoi cette dernière est, de manière relative, sacrificielle. Le renoncement à soi-même est une forme *partielle* de sacrifice, dont le fondement est radical. Tout ce à quoi je renonce est une forme de sacrifice, mais plus encore, une mise à mort de mon idolâtrie des biens matériels. Si je choisis de ne pas acheter quelque chose que je voulais et qu'au lieu de cela je donne généreusement l'équivalent à une association ou à l'Église, c'est une forme de sacrifice. C'est un sacrifice « sain », une pratique intégrale de la vie chrétienne et avec laquelle nous devrions devenir *familiers*.

L'accent que Paul met sur la pratique de la générosité explique qu'il se permet d'inclure dans sa lettre aux Romains une exhortation à la générosité. Bien que sa relation avec les croyants de Corinthe et de Philippe ait joué un rôle dans ses

¹⁰ D.B. Hart, « What Lies Beyond Capitalism ? ».

exhortations à la générosité, Paul s'attend à ce que cette dernière soit aussi une pratique de l'Eglise de Rome, qu'il ne connaît pas (Rm 12.13, 16). Cette générosité est fondée sur la miséricorde première de Dieu. Paul va jusqu'à exhorter les chrétiens de Rome à abandonner leur quête de statut social en s'associant aux « faibles », sans que cela implique nécessairement de devenir soi-même matériellement pauvre (2Co 8.13).

Nous devrions pratiquer la générosité de manière régulière. C'est pour cela que la générosité sera toujours, dans ce sens limité, sacrificielle. En quelque sorte, il y a relation analogique entre la générosité-grâce de Dieu et la générosité-grâce que nous exerçons. Cela n'indique-t-il pas aussi des limites à ce que notre générosité « sacrificielle » peut être, comparée à celle de Dieu ? Dieu est le seul à pouvoir donner sacrificiellement à cause de sa nature. Nous ne pouvons que donner de manière relative.

La nature partiellement sacrificielle de notre générosité est aussi motivée par cette observation : nos biens appartiennent d'abord à Dieu. Ici aussi le puritain Thomas Manton peut nous aider. Il écrit :

Il faut disposer des biens selon la volonté de son propriétaire, sinon il s'agit d'un vol. Or, tout ce que vous avez est à Dieu ; c'est pourquoi vous devez vous détacher de tout intérêt et de toute préoccupation pour vous-mêmes, en vue de sa gloire¹¹.

Ainsi, une autre notion clé doit être considérée : les biens que le monde contient appartiennent à Dieu. Nous n'en sommes que les gestionnaires, et nous devons les utiliser selon la vocation divine que Dieu nous adresse. Même la richesse produite par l'activité humaine doit servir au mandat divin.

Une autre question se pose alors. Quelle est cette vocation divine selon laquelle nous devons utiliser généreusement les

¹¹ Cité par G. Smith, « A Closer Look at the Widow's Offering », p. 32.

biens que nous recevons ? Cette dernière est exprimée en Genèse 1.28 en des termes bien connus : « Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. » Dans un monde dans lequel la mort règne, « remplissez la terre » dépasse la simple procréation, pour inclure aussi le soin physique des personnes... et donc l'exercice de la générosité envers les plus démunis. L'exercice que nous faisons de nos biens, notre manière de les utiliser et de les « distribuer », témoigne de notre fidélité à la vocation créationnelle de prendre soin de la terre – et des humains qui la remplissent. Les biens que nous acquérons doivent servir à un « bien » qui nous dépasse.

La générosité comme signe de grâce et combat spirituel

La générosité comme service des autres et réponse à la vocation créationnelle est incarnée par excellence dans la personne et l'œuvre de Christ. Dans les lettres de l'apôtre Paul, qui parle très régulièrement de générosité, c'est la grâce de Dieu reçue en Christ qui sert de principe unificateur. Si la grâce divine n'est pas la seule motivation de la générosité, c'est bien elle qui unit ces motivations les unes aux autres.

Pour expliquer ce lien, Paul s'appuie sur l'exemple de Christ : « Car vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ : lui qui était riche, il s'est fait pauvre à cause de vous, pour que, vous, par sa pauvreté, vous deveniez riches. » (2Co 8.9) La logique de la générosité est donc bien similaire à celle de la grâce. Cela explique pourquoi, pour Paul, la générosité est une implication *nécessaire* de l'Évangile. Paul écrit ainsi aux Corinthiens que les Macédoniens « glorifient Dieu pour l'obéissance avec laquelle vous reconnaissez publiquement la bonne nouvelle du Christ et pour la générosité de votre solidarité avec eux et avec tous » (2Co 9.13). Les croyants témoignent du don de Christ reçu gratuitement en donnant généreusement selon ce qu'ils ont reçu.

Paul développe dans ce passage de 2 Corinthiens une théologie de la générosité centrée sur l'acte généreux de Dieu. C'est lui qui a fait grâce aux Corinthiens (v. 8), c'est lui qui prend soin des pauvres (v. 9) et qui offre aussi la semence (v. 10). Cela résulte en cette conclusion de l'apôtre : « Vous serez ainsi riches de tout, pour toute la générosité qui produira, par notre entremise, des actions de grâces envers Dieu. » Ces fortes affirmations de la priorité de la générosité divine mettent en lumière l'analogie que Paul a tout juste utilisée dans les versets précédents : celui qui est généreux est celui qui « sème » librement.

L'association de l'apôtre entre pratique de la générosité et attachement à l'Evangile de Christ laisse entendre que le lien n'est pas anecdotique. Ceci se retrouve ailleurs comme en 1 Timothée 6.17-19, où l'exhortation à la générosité fait naturellement partie de ce qui devrait être pour Paul une vie chrétienne ordinaire :

Recommande aux riches du présent siècle de ne pas être orgueilleux et de ne pas mettre leur espérance dans des richesses incertaines, mais de la mettre en Dieu qui nous donne tout avec abondance, pour que nous en jouissions. Qu'ils fassent le bien, qu'ils soient riches en œuvres bonnes, qu'ils aient de la libéralité, de la générosité, et qu'ils s'amassent ainsi un beau et solide trésor pour l'avenir, afin de saisir la vraie vie.

Nous rencontrons une exhortation semblable en Hébreux 13.16 : « Et n'oubliez pas la bienfaisance et la libéralité, car c'est à de tels sacrifices que Dieu prend plaisir. » Si, selon toute vraisemblance, l'auteur de la lettre aux Hébreux est proche du « cercle paulinien », la similarité entre ces deux exhortations est bien naturelle.

Le langage paulinien sur la générosité n'est pas universellement un appel au don sacrificiel comme dépossession matérielle, mais demeure exigeant. Les exhortations de Paul nous remettent en cause. Comme il le rappelle en 2 Corinthiens 9.6,

« celui qui sème avec avarice récoltera petitement ; celui qui sème avec générosité récoltera abondamment ». Si la générosité n'est pas sacrificielle au sens absolu du terme, elle implique cependant un renoncement volontaire.

Un deuxième aspect de la pratique de la générosité est d'en discerner la nature spirituelle. Sa pratique est, à proprement parler, un combat spirituel. C'est une attitude qui permet de détrôner tout ce qui, au sein de la création, pourrait clamer la place du Créateur. La générosité conteste le pouvoir de la société de consommation. La générosité dénonce les promesses de la sécurité financière. La générosité démontre la nature illusoire de l'espoir placé dans nos possessions matérielles.

Un cœur et des mains ouvertes

La générosité est donc, dans un sens relatif, sacrificielle. Un acte de générosité ne l'est vraiment que s'il procède d'un cœur qui accepte de se séparer de biens qu'il désire posséder. La motivation de cette générosité est triple.

Tout d'abord, la générosité se fonde sur la réalité créacionnelle. Les biens dont nous bénéficions sont des dons de Dieu, bienfaits qu'il nous appelle à gérer selon sa propre volonté, et non selon la nôtre. Cette vocation inclut le soin des autres, qui n'est possible que par l'exercice de notre générosité. Ensuite, la pratique de la générosité est motivée par le renoncement à soi-même. Enfin, vivre de manière généreuse est motivé par la grâce divine démontrée dans l'œuvre créatrice ainsi que dans l'œuvre rédemptrice. En toutes choses, Dieu manifeste sa générosité, son don large et libre. La générosité que nous devons vivre est une réponse à la grâce de Dieu et à la générosité que Christ lui-même a démontrée. En quelque sorte, il y a relation analogique entre la générosité-grâce de Dieu et la générosité-grâce que nous exerçons.

La générosité doit-elle être sacrificielle ? Dans un sens absolu, la seule générosité sacrificielle est celle de Christ qui a pu se donner en sacrifice, et ceci *totale*ment. Nous ne pouvons que donner partiellement. Penser le contraire serait nier que nous ne sommes, en fin de compte, qu'humains. La générosité ne peut donc être « sacrificielle » que dans un sens relatif. La générosité est toujours en partie (mais une partie cruciale !) un sacrifice – si elle se veut vraie générosité. Cependant, elle n'exige pas d'être totale, bien qu'elle puisse parfois choisir de l'être.

Le fait que la générosité ne soit que partiellement sacrificielle ne doit pas nous faire oublier que nous ne sommes probablement pas aussi généreux que nous pourrions l'être. Bien des choses autour de nous peuvent décourager notre générosité : l'incertitude du lendemain, les fluctuations du marché économique, les désirs de possessions. Tout cela peut limiter la générosité à laquelle nous sommes appelés en reconnaissance de l'action gracieuse de Dieu en Jésus-Christ.

Nous pourrions même dire que la pratique de la générosité peut servir de révélateur des idoles qui habitent encore nos cœurs. Reconnaissons avec humilité que nous ne sommes souvent pas aussi généreux que nous pourrions l'être. Pourquoi ? Nous sommes parfois encore trop attachés aux choses matérielles, plaçant en elles notre confiance et trouvant en elles notre bonheur. Parfois nous espérons en l'assurance que procure une bonne assise financière. D'autres fois, c'est un manque de compassion qui limite notre générosité. Mais notre manque de générosité peut aussi avoir un effet positif. En révélant l'idolâtrie de nos cœurs, elle dévoile aussi les domaines de notre vie où le Saint-Esprit doit particulièrement continuer d'agir. Au-delà de ce que la générosité accomplit dans le soutien des plus démunis, elle est donc aussi une manière de constater les idoles que propose notre société.

Cette observation humble et attentive nourrira alors notre prière et continuera à transformer notre vie chrétienne. Elle participera ainsi du long chemin de sanctification auquel nous sommes appelés par le Dieu de Jésus-Christ. La générosité est un apprentissage de la sanctification. C'est apprendre à vivre notre foi le cœur et les mains ouverts en nous en remettant constamment à la providence de Dieu.

Présentation du *Traité de l'amour du prochain* de Martin Bucer¹

Jean-Philippe BRU

Professeur de théologie pratique

Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence

Introduction

Martin Bucer, le réformateur de Strasbourg, s'est beaucoup intéressé au service chrétien. En 1523, il écrit son premier traité qui porte le titre révélateur de *Traité de l'amour du prochain*. Dans sa ville, il ne se contente pas d'un service civil d'assistance sociale, chapeauté par l'autorité temporelle, mais il souligne l'importance du ministère diaconal. Il encourage ainsi la fondation d'écoles, d'asiles et d'hôpitaux.

Le *Traité de l'amour du prochain* est composé de deux parties. Dans la première partie, Bucer rappelle que l'homme n'a pas été créé pour lui-même, mais pour servir les autres, et comment la chute a contrarié cet ordre originel. Dans la seconde partie, il montre comment nous pouvons être ramenés à vivre pour le bien du prochain et pour la gloire de Dieu par la foi en Jésus-Christ. C'est ce traité que j'aimerais vous présenter maintenant.

¹ *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* (1947/2), avec introduction de Henri Strohl, p. 141-213 : https://www.persee.fr/doc/rhpr_0035-2403_1947_num_27_2_3197 (consulté le 17/05/2020).

I. Créés pour faire connaître la bonté de Dieu

L'ordre créationnel

La première partie commence par l'affirmation que Dieu n'a pas besoin de nous pour subsister dans son essence divine, mais il nous a créés, ainsi que toutes les créatures, dans l'intention de faire connaître sa bonté :

C'est-à-dire que chaque créature doit se mettre au service de toutes les autres avec tout ce dont Dieu l'a pourvue et dotée, afin que de toute part s'élève et éclate la louange : l'Eternel est bon envers toutes choses, et sa bienveillance s'étend sur toutes ses œuvres (Ps 145.9)².

Bucer donne plusieurs exemples : le ciel luit, non pour lui-même, mais pour toutes les autres créatures ; la terre produit, non pour elle-même, mais pour les autres créatures ; les plantes et les animaux sont utiles à d'autres créatures, et notamment à l'homme. Toutes les autres créatures ont été créées pour le bien de l'homme, mais celui-ci leur rend aussi service « en les utilisant conformément à la destination que Dieu leur a ordonnée »³.

Il y a un service qui dépasse celui que l'homme rend aux autres créatures en les utilisant bien, c'est celui qu'il rend à ses semblables. Ce service est supérieur, parce qu'il n'est pas seulement corporel mais spirituel. C'est pourquoi Dieu a donné à Adam une aide semblable à lui et a mis dans son cœur le désir de la servir et de lui faire du bien. Il a offert à l'homme une autre occasion d'exercer sa bonté à l'égard d'autrui en lui donnant de procréer des êtres semblables à lui et de se multiplier :

² *Traité de l'amour du prochain*, p. 159.

³ *Ibid.*, p. 161.

Car toujours les parents aiment leurs enfants comme leur propre chair et leur sang, et sont portés à rechercher tout ce qui peut faire du bien à leur âme et à leur corps. D'autre part, un même amour et un même désir de faire du bien est implanté aux enfants à l'égard de leurs parents et à la femme à l'égard de son mari, vu qu'elle a été créée pour lui être une aide⁴.

La chute

Bucer poursuit en parlant de la chute qui a changé la nature généreuse de l'homme en égoïsme :

Si la nature n'avait pas été empoisonnée par le péché, cet amour réciproque implanté n'aurait jamais fait défaut, ni en ce qui concerne l'âme, ni en ce qui concerne le corps, et n'aurait pas été entravé par l'égoïsme⁵.

Bucer mentionne tout d'abord la chute des anges. Alors qu'ils « avaient été créés pour rendre de bons offices à leur compagnon l'homme et, par voie de conséquence, à toutes les autres créatures », ils se sont révoltés et « sont devenus totalement enclins et violemment portés à nuire à l'homme et toutes les créatures »⁶. C'est aussi ce qui est arrivé à l'homme après sa chute :

Il est devenu égoïste. Il ne se préoccupe plus de l'intérêt de personne. Il ne recherche plus que le sien. Mais non seulement il n'obtient pas ce qu'il cherche, mais il s'est privé et se prive journalièrement de tous les avantages et de toutes les jouissances qu'il voudrait et devrait obtenir de toutes les créatures⁷.

La raison pour laquelle les autres créatures ne rendent pas à l'homme déchu les services qu'il en attend, c'est qu'elles secondent Dieu dans l'exercice de ses jugements. « Car, affirme

⁴ *Ibid.*, p. 165-166.

⁵ *Ibid.*, p. 167.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

Bucer, si certainement toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu (Rm 8.28), de même, sans nul doute, elles aident à détruire ceux qui ne l'aiment pas. »⁸ Bucer donne l'exemple des plantes médicinales dont nous ignorons souvent les effets :

Aujourd'hui plus d'un dépense beaucoup d'argent pour de la rhubarbe ou d'autres produits étrangers qui ne lui servent pas à grand-chose, quand il pourrait trouver sans frais et sans peine un soulagement en mangeant son légume de choux, s'il en connaissait les effets⁹.

De plus la création entière est profanée et dépravée par les abus des impies, qui « s'en servent pour leur propre perte et, dans la mesure de leurs moyens, pour celle des autres. [...] C'est pourquoi la création soupire et vit dans l'angoisse avec tous les fidèles, également malmenés et maltraités par les impies [...] et attend la révélation des enfants de Dieu. »¹⁰ Mais quand celle-ci viendra,

la création entière contribuera de nouveau au bien et à la béatitude de l'homme et l'homme s'en servira à la gloire de Dieu et régnera sur elle. [...] De tout cela il résulte clairement que nul ne doit vivre pour lui-même ; car Dieu a créé toutes choses afin qu'elles ne vivent pas pour elles-mêmes, mais qu'elles servent au bien des autres et soient des preuves de la bonté divine¹¹.

Et parce que l'homme seul est créé à l'image de Dieu, il convient qu'il « oriente tout son être vers cette fin de rechercher dans toute son activité, non son intérêt, mais uniquement le bien-être de ses proches et de ses frères, à la gloire de Dieu »¹².

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 169.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 171.

¹² *Ibid.*, p. 171-172.

La règle d'or

Bucer cite ensuite la règle d'or : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux », dont le sens est le même que le commandement d'aimer son prochain comme soi-même :

Chacun sait comment tout homme s'aime lui-même. Donc, s'il veut suivre le Christ, c'est-à-dire être ramené de ses errements et rétabli dans l'ordre, il doit reporter sur son prochain cet amour que, poussé par sa nature empoisonnée, il avait concentré sur lui-même. Car l'Amour qui est l'accomplissement de la loi, ne recherche pas son intérêt (1Co 13.5), mais toujours l'avantage et le bien-être des autres, qu'ils soient ennemis ou amis¹³.

Bucer n'adhère pas à l'interprétation aujourd'hui courante selon laquelle le second grand commandement serait un double commandement, l'amour de soi étant la condition préalable à l'amour du prochain. Il considère que, par nature, « tout homme s'aime lui-même », c'est-à-dire qu'il préfère être servi que de servir les autres, quelle que soit par ailleurs son estime de soi. Comme le dit Simon Légasse :

Pour les gens de la Bible, l'amour de soi n'est pas un devoir, encore moins un problème, mais un fait présumé, apte à fournir le modèle de l'action envers autrui. Car il s'agit d'action. L'idée n'est pas celle d'un attachement affectif ou d'une estime que l'on vouerait à sa propre personne, sentiments auxquels on devrait conformer ceux qui ont les autres pour objet¹⁴.

Bucer ajoute que si « le devoir d'amour est plus étendu à l'égard des frères en la foi qui sont réceptifs pour des bienfaits spirituels [...], il ne faut pas faire de différence entre les hommes [...] et avoir un même amour pour eux et un même

¹³ *Ibid.*, p. 173.

¹⁴ Simon Légasse, « *Et qui est mon prochain ?* » : étude sur l'agapè dans le Nouveau Testament, Cerf, Paris, 1989, p. 40.

désir de procurer à chacun tout le bien qu'il se montre prêt à recevoir de nous »¹⁵.

Les meilleures vocations

Bucer déduit de la règle d'or que les meilleures vocations sont celles où « on peut rendre les services les plus utiles et les plus profitables à son prochain ». Par ordre d'importance : le ministère de la Parole ; le ministère civil ou temporel ; les professions agricoles et artisanales.

Le ministère de la Parole

Pour Bucer, la vocation la plus parfaite est le ministère pastoral, qu'il appelle ministère apostolique, parce que c'est un ministère spirituel et collectif :

Comme les services rendus à l'âme surpassent en valeur ceux rendus au corps, et qu'une vocation qui permet de rendre service à la collectivité est préférable à celle où l'on ne se met au service que des individus, il s'ensuit que la vocation la plus parfaite est le ministère apostolique qui n'est pas destiné au service de quelques particuliers, mais de la communauté, et qui s'occupe non des corps, mais des âmes, et les mène à la félicité éternelle¹⁶.

Bucer cite en exemples Moïse et Paul, qui avaient un tel amour pour leurs frères qu'ils étaient prêts à sacrifier leur propre salut pour obtenir le leur. « Seigneur, supplie Moïse, pardonne ce péché au peuple, sinon efface-moi de ton livre que tu as écrit. » (Ex 32.32) « J'ai désiré être anathème, dit Paul, et séparé du Christ pour mes frères. » (Rm 9.3) Si les pasteurs doivent être animés d'un tel esprit, c'est parce que le souverain berger, le Seigneur Jésus-Christ, a accepté de devenir malédiction pour nous, afin que nous puissions avoir part à la bénédiction. Bien sûr ni Moïse ni Paul n'ont été effacés

¹⁵ *Traité de l'amour du prochain*, p. 173.

¹⁶ *Ibid.*, p. 175.

du livre de Dieu, parce que leur désir d'être séparés de Dieu pour le salut de leurs frères était la preuve qu'ils appartenaient à Dieu.

Bucer n'est pas le premier à considérer ce que les mystiques appelaient la « résignation à l'enfer » comme l'expression la plus élevée de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Celui qui aime Dieu est tellement convaincu de la perfection de la volonté de Dieu qu'il est prêt à être damné si telle est sa volonté. Et son amour pour ses semblables est tel qu'il est prêt à renoncer à la présence de Dieu en échange du salut de ses frères. Il existe des formes erronées de cette résignation à l'enfer, comme le refus de vivre dans la présence d'un Dieu capable de condamner certaines de ses créatures à des tourments éternels ou la conviction de ne pas être digne du ciel. Jonathan Edwards sera confronté à ce problème pendant le Grand Réveil de Nouvelle Angleterre au début du XVIII^e siècle, où certaines personnes qu'ils qualifient de « mélancoliques » avaient une telle conscience de l'excellence de la justice de Dieu et un tel dégoût d'elles-mêmes, qu'elles se disaient prêtes à être damnées. Edwards considérerait cette attitude comme une fausse humilité.

Bucer est conscient que tous les ministres de l'Evangile ne peuvent atteindre une telle perfection dans l'amour, mais ils devraient au moins s'efforcer d'annoncer fidèlement l'Evangile, « sans rechercher des profits personnels honteux et de vains honneurs »¹⁷. Bucer entre alors dans un discours polémique contre les prélats de son temps, dont beaucoup

recherchent partout leur intérêt et non point le bien et la félicité de leurs subordonnés, si ce n'est dans la mesure où cela leur rapporte des avantages matériels et augmente leur prestige, ce qui est absolument contraire au ministère apostolique et aux sentiments dont doit être animé un chrétien¹⁸.

¹⁷ *Ibid.*, p. 179.

¹⁸ *Ibid.*, p. 181.

Une telle attitude n'est pas absente aujourd'hui de certains milieux évangéliques où des prédicateurs aux allures de vedettes prêchent un évangile de prospérité.

Le ministère temporel

Pour Bucer le ministère le plus estimable après le ministère pastoral

est celui de l'autorité civile, bien que sa fonction ne soit pas de s'occuper des choses spirituelles telles que la prédication de la Parole de Dieu, mais consiste à faire respecter l'ordre extérieur et la paix, à protéger les bons et à empêcher par ses sanctions les méchants de faire tort aux bons¹⁹.

Cette fonction « exige aussi des hommes capables de s'oublier entièrement et ne recherchant en rien leur intérêt »²⁰. Si nos hommes politiques aujourd'hui exerçaient leurs responsabilités d'une manière aussi désintéressée, leur cote de popularité serait beaucoup plus élevée !

Comme les autres réformateurs, Bucer estime qu'il convient à l'autorité civile de

gouverner selon la loi divine et d'aider selon son pouvoir à ouvrir la voie à la parole divine. [...] Car là où Dieu n'est pas reconnu et où l'obéissance envers lui n'est pas avant tout exigée, la paix n'est pas une paix, et le droit n'est pas le droit, et tout ce qui devait être utile devient nuisible²¹.

Ceux qui gouvernent doivent donc être « pris dans le peuple de Dieu »²² et en avoir reçu la vocation.

Bucer considère comme une grande misère que les magistrats de son temps soient « tombés dans l'erreur de croire que le droit divin ne les regarde pas, et qu'ils doivent juger et faire

¹⁹ *Ibid.*, p. 183.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 185.

²² *Ibid.*

leurs ordonnances plus selon le droit impérial et païen et selon d'autres règles humaines que selon le droit divin »²³. Le réformateur estime que les lois civiles de l'Ancien Testament ne sont pas devenues caduques et qu'il appartient aux magistrats de punir, non seulement les voleurs et les meurtriers, mais aussi les adultères et ceux qui falsifient la Parole de Dieu et en empêchent la diffusion²⁴. Les seigneurs temporels qui préfèrent les lois humaines aux lois divines « deviennent nuisibles à la cité qu'ils dirigent »²⁵.

Le protestantisme moderne a pris ses distances par rapport à cette conception de l'Etat héritée du Moyen-Age, considérant que le régime politique de l'ancien Israël ne s'applique pas aux autres nations et qu'un régime de tolérance civile et de pluralisme confessionnel doit lui être préféré dans la sphère publique. Si l'hérétique doit être sanctionné, c'est seulement dans la sphère ecclésiale, la peine maximale étant l'excommunication²⁶.

Les professions agricoles et artisanales

En dehors du ministère pastoral et du ministère temporel, les professions les plus chrétiennes pour Bucer, parce qu'« elles rendent à leur entourage le plus de services et lui procurent le moins d'ennuis »²⁷, sont « l'agriculture et l'élevage, avec les professions artisanales qu'elles exigent »²⁸. Il oppose ces professions aux professions commerciales qui, contrairement à l'esprit chrétien, permettent de rechercher son intérêt

²³ *Ibid.*, p. 187.

²⁴ *Ibid.*, p. 189.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Voir James Skillen, « Le témoignage dans l'espace public », *La Revue réformée* 283 (2017/4), p. 1-16.

²⁷ *Traité de l'amour du prochain*, p. 193.

²⁸ *Ibid.*

« en exploitant et en ruinant les autres »²⁹. Bucer s'est néanmoins montré moins sévère par la suite à l'égard des commerçants.

De tout temps les chrétiens ont considéré que certaines professions étaient plus « nobles » que d'autres et qu'il fallait proscrire celles qui étaient incompatibles avec leur foi, comme fabricant d'idoles et les métiers du théâtre dans l'Eglise ancienne. Ne devrions-nous pas encore aujourd'hui prendre en compte le critère de l'amour du prochain dans notre orientation professionnelle ?

Bucer conclut cette première partie en déplorant que

chacun recherche une vie oisive et désire vivre du travail d'autrui, tandis que la vie chrétienne tend exactement au contraire. Le chrétien sait renoncer à ce qui lui serait dû, est prêt à aider les autres par son travail, n'accepte rien de personne sans contrepartie et s'en tient à la parole de Jésus : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir (Ac 20.35)³⁰.

Un chrétien ne devrait pas accumuler un maximum d'argent dans l'espoir de couler une paisible retraite sous les cocotiers, mais viser avant tout par son travail le bien de son prochain.

Que le voleur ne vole plus ; qu'il se donne plutôt de la peine à travailler honnêtement de ses propres mains, pour avoir de quoi donner à celui qui est dans le besoin. (Ep 4.28)

II. La restauration de l'amour du prochain

La foi comme condition préalable à l'amour du prochain

Dans la seconde partie de son traité, Bucer expose

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, p. 195.

comment nous pouvons être ramenés [...] à vivre non pour nous-mêmes, mais pour le bien du prochain et pour la gloire de Dieu. Pour le dire brièvement, la foi seule nous en rend capables³¹.

Ceux qui croient en Jésus-Christ sont « rendus capables, par son Esprit, de redevenir utiles à toutes les créatures et compréhensifs pour leurs besoins »³², bien qu'encore imparfaitement. C'est par l'Esprit en effet que nous reconnaissons Dieu comme notre Père et « tous les hommes comme nos frères, et nous nous mettons à leur service »³³.

Bien que Bucer qualifie tous les hommes de frères, il établit plus loin une distinction entre tous les hommes et ceux qui partagent la foi chrétienne. Il comprend donc ce terme comme signifiant « frères en humanité ».

Pour Bucer, la foi dans la providence divine nous affranchit de notre tendance à donner la priorité à nos propres besoins. En tant qu'enfants de Dieu, nous savons que nous ne manquerons de rien. Nous sommes donc libres de servir les autres, contrairement aux non-croyants qui ne peuvent porter secours aux autres qu'après avoir accumulé suffisamment de biens pour eux-mêmes.

Contribue également à la transformation de notre comportement la reconnaissance de l'amour de Dieu en Jésus-Christ. Lorsque le cœur reconnaît la grandeur de l'amour de Dieu manifesté dans le don de

ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, son Fils unique et bien-aimé, [...] il est aussitôt inondé d'amour et rendu capable de faire avec empressement du bien à tous les hommes, et, avant toutes choses, de les amener à ce bienheureux sentiment de sécurité en leur annonçant l'inexprimable bonté de Dieu. Car c'est

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 199.

la nature de la vraie bonté de ne pas pouvoir rester confinée en elle-même, mais de se déverser aussi loin que possible³⁴.

La méditation de l'humiliation du Christ est le meilleur antidote contre l'égoïsme :

Si un cœur croyant médite cela, il sera tellement enflammé d'amour pour son Seigneur et Sauveur qu'il renoncera entièrement à lui-même et se dépouillera de tout égoïsme et pensera : Si le Fils éternel de Dieu, ton Seigneur et Sauveur, n'est pas venu pour se faire servir, mais pour rendre service à d'autres, s'il a donné son âme pour toi et pour le salut de beaucoup, s'il s'est dépouillé de la forme divine qu'il avait et a pris la forme d'un serviteur, s'il est devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur la croix, que veux-tu alors faire de toi ? Oh ! que je puisse au moins un peu suivre mon Seigneur et Sauveur, lui témoigner ainsi ma reconnaissance, moi qui ne suis et ne peux rien. Tout ce que j'ai, je l'ai de lui, par la grâce du Père. Avec quelle joie je veux le mettre au service de mes frères et ne rien en conserver pour moi, mais veux aussi être obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort sur la croix, c'est-à-dire accepter toutes les souffrances et l'opprobre³⁵.

L'amour du prochain comme critère de la foi véritable

Pour Bucer, l'amour du prochain est un critère de la foi véritable. Si la foi

ne produit pas ce renoncement à soi et ce don de se mettre au service de tous les hommes, si elle n'amène pas à ne plus du tout penser à soi-même mais à vivre entièrement pour le prochain à la gloire de Dieu, ce n'est pas une vraie foi. C'est une foi morte. [...] Si elle produit ces fruits, mais faiblement et imparfaitement, la foi aussi est faible et imparfaite. »³⁶

³⁴ *Ibid.*, p. 201.

³⁵ *Ibid.*, p. 205.

³⁶ *Ibid.*, p. 207.

Bucer reconnaît que « malheureusement, c'est là notre foi à tous, à peu d'exceptions près »³⁷.

Si notre foi était parfaite (« totale », dit Bucer), nous ne pourrions plus rechercher notre intérêt ni vivre pour nous-mêmes, mais nous confierions entièrement dans la bonté de Dieu et la répandrions « en nous mettant au service de tous les hommes, et particulièrement de ceux qui partagent notre foi »³⁸, ces derniers étant réceptifs, non seulement aux bienfaits matériels, mais aussi aux bienfaits spirituels.

La Parole de Dieu produit la foi en Dieu et l'amour du prochain

Bucer conclut son traité en exhortant ses lecteurs à s'attacher à la Parole de Dieu et à ne laisser personne les empêcher de l'écouter, car c'est cela qui produit la vraie foi et les bonnes œuvres qui en découlent.

C'est pourquoi nous devons demander à Dieu avec le sérieux le plus profond que, dans ces temps périlleux où la foi a périclité, où l'amour s'est malheureusement éteint, parce que la Parole de Dieu n'a pas été prêchée avec fidélité et avec zèle, il nous envoie la pluie fécondante de sa pure parole divine, nous donne la grâce de l'accepter, et convertisse ou fasse autrement disparaître ceux qui lui résistent d'une façon si insensée. Amen³⁹.

Conclusion

Bien que le *Traité de l'amour du prochain* soit un peu marqué par son époque, il reste très utile à notre réflexion. On peut résumer son enseignement par les quatre points suivants :

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*, p. 209.

³⁹ *Ibid.*, p. 213.

1. Nous avons été créés pour aimer Dieu et servir notre prochain, comme Adam et Eve avant leur chute aimaient Dieu et prenaient soin l'un de l'autre.
2. Depuis la chute, nous avons tous tendance à faire passer nos propres intérêts avant ceux des autres, au point, comme le dit l'apôtre Paul, de nous mordre et de nous dévorer les uns les autres.
3. Dieu a envoyé son Fils pour inverser cette tendance : il est le modèle d'un amour parfait ; il est mort pour le pardon de nos péchés, y compris notre égoïsme ; par son Esprit, il réoriente vers les autres l'amour que nous avons tendance à concentrer excessivement sur nous-mêmes.
4. Parce que nous sommes toujours pécheurs, nous ne sommes pas encore débarrassés de toute égoïsme, mais nous attendons le jour glorieux où le Christ reviendra et nous rendra capables d'aimer Dieu et notre prochain parfaitement.

Avez-vous pensé à renouveler
votre abonnement pour 2022 ?

Les pauvres toujours avec nous ?¹

Alain PROBST

A. Les pauvres et la foi chrétienne

L'épisode de Béthanie, « six jours avant la Pâques », est bien connu (Jn 12 ; Mt 26 ; Mc 14). Marie la pécheresse entre dans la maison de Simon et oint Jésus avec un parfum de grand prix ; quelques-uns parmi les disciples expriment leur vive indignation : quelle perte ! On aurait pu vendre le parfum plus de 300 deniers et les donner aux pauvres (Mc 14.5). Jésus leur répondit : « Laissez-la... Elle a fait une bonne action à mon égard ; car vous avez toujours les pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voulez, mais moi, vous ne m'avez pas toujours. » (V. 6 et 7)

Le Christ, « qui de riche s'est fait pauvre » (2Co 8.9), qui, « existant en essence divine, n'a pas regardé son égalité avec Dieu comme proie à arracher, mais s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur souffrant » (Ph 2.6-7), a connu le fait social et historique de la « pauvreté ». Le miracle de la multiplication des pains, de même que de nombreuses paroles et actions de la vie de Jésus, attestent que le Fils de Dieu venu sauver les hommes de cette aliénation qu'est le péché n'a pas été indifférent aux situations économiques de détresse et de misère.

Mais le Fils n'a jamais été un prédicateur d'utopie ; la vie nouvelle qu'il annonce en réconciliant avec Dieu le Père, se détache sur le fond d'une histoire du monde, où l'homme éprouve, à des

¹ Article initialement publié dans *La Revue réformée* 146 (1986/2), p. 65-71.

degrés divers, les effets de la chute dans le péché, dans tous les domaines de l'existence – y compris celui des relations économiques et sociales. Dans la foi au Fils crucifié (Ga 3.1), l'homme pécheur parvient à la justice devant Dieu – « l'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les païens par la foi » (Ga 3.8) –, mais cette foi n'est pas une délivrance de l'histoire, une abolition des temps difficiles où l'homme réconcilié est appelé à vivre. Cette foi ne signifie pas la disparition de la pauvreté, elle ne s'identifie pas à une mutation paradisiaque de l'histoire mondiale au sein de laquelle l'homme, par le moyen du message évangélique, pourrait supprimer toute forme d'indigence et d'oppression.

Si le christianisme peut changer l'homme et faire pénétrer, dans le tissu serré de l'histoire du monde, quelque reflet des célestes harmonies, il ne lève jamais le décret divin qui pèse sur le monde et sa perdition. L'histoire continue après l'apparition du Fils. Elle demeure l'histoire d'un monde pour lequel le Fils a refusé de prier (Jn 17.9), d'un monde qui est « inimitié contre Dieu » (Jn 17.14 ; 1Jn 2.15-17), et où continue de jouer la grande loi de contradiction : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon. » (Gn 3.15)

Le récit de Béthanie prouve que la mission de l'Eglise, en toute époque de l'histoire, ne saurait prendre appui sur un aspect de l'existence – richesse ou pauvreté, culture ou ignorance, développement ou sous-développement. Un « bien » peut, à toute période de l'histoire, être apporté aux « démunis », car l'histoire humaine programmée par la chute originelle d'Adam et la loi de contradiction (Gn 3.15) ne cessera pas de charrier son lot de démunis, de délaissés, de marginaux de toutes sortes et de « pauvres » parfois au sens le plus intégral. Il suffit, pour souligner ce fait, d'observer notre actualité, ses guerres, ses conflits, le phénomène mondial de l'impérialisme et de l'exploitation, la cruauté aveugle des castes, des partis politiques et des idéologies.

Pour illustrer l'immense détresse des nations, il n'est parfois pas besoin de sortir des limites de l'Europe septentrionale ; il suffit encore d'observer la coexistence en un même quartier de nos villes, parfois même dans un immeuble, de ceux qui vivent « dans l'aisance » et de ceux qui ont faim. « Car vous avez toujours les pauvres avec vous. »

L'Eglise au XX^e siècle vérifie la parfaite correspondance de cette proposition avec la réalité ; mais le culte de l'Eglise et le sens de sa mission ne dépendent pas de ce fait historique-mondial. Le message de l'Eglise a pour sujet ce « moi » suprême et divin, ce Christ « en qui réside la plénitude de la divinité » (Col 2.9), et le message biblique invite l'Eglise à prêcher non pas un sauvetage socio-politique, qui aurait pour origine une prise de conscience inductive du fait de la pauvreté et de l'exploitation économique, mais un salut éternel et transcendant qui a été réalisé de manière parfaite, au centre même de l'histoire, par la mort expiatoire et substitutive du Fils de Dieu. Je n'hésite pas à écrire que le fait de la pauvreté est dans l'histoire une « détermination secondaire ». La prédication du message évangélique ne peut en aucune façon prendre un point d'appui sur ce fait, car au cœur même de notre historicité, « Dieu a envoyé son propre Fils ». Ce dernier fait donne un sens à l'histoire et constitue la véritable base de l'annonce chrétienne.

B. Une philosophie de l'histoire – les présuppositions nécessaires

Ayant à traiter du développement actuel de la « théologie de la libération », il semble indispensable de déborder le cadre des principaux articles de la théologie biblique pour envisager celui d'une philosophie chrétienne de l'histoire.

En effet, l'apparition des thèses « de la libération » repose pour une grande part sur une interprétation erronée de l'histoire, sur une fausse philosophie de l'histoire. Cette discipline a pour but d'analyser les événements historiques, et les « ensembles historiques » – période de temps, cultures, cités, civilisations – au point de vue du temps du changement et de la signification des phénomènes, ce qui conduit inévitablement la pensée au problème ultime des origines et des fins de l'histoire.

L'apôtre Paul n'a pas ignoré cette analyse (Rm 1 et 2 ; Rm 5 ; Ac 17), pas plus que le prophétisme hébreu (Es 45). Les philosophes et théologiens de l'Eglise occidentale ont, à la suite de saint Augustin (*La Cité de Dieu*), essayé de définir avec précision ce sens biblique de l'histoire. Au xx^e siècle, cette enquête d'origine augustinienne a été approfondie par des philosophes chrétiens comme J. Maritain (*Pour une philosophie de l'histoire*), Herman Dooyeweerd (*Mouvements progressifs et régressifs dans l'histoire*) et Cornelius Van Til (« La philosophie chrétienne de l'histoire » dans *Common Grace*).

Derrière toute philosophie de l'histoire, il existe du côté du penseur-interprète un critère ultime de sens, une présupposition de sens historique, un schéma d'interprétation qui permet de ranger l'ensemble des faits et de donner une signification au devenir ; « la description de l'histoire, c'est sa structuration », écrit Van Til dans sa philosophie de l'histoire. Or la théologie de la libération accepte, comme toutes les philosophies de l'histoire de tendance immanentiste, conçues en dehors d'une référence aux enseignements de la Parole de Dieu : (1) de faire de l'histoire et de notre présence au monde une réalité « naturelle » qu'on peut connaître par une synthèse rationnelle (autonome !) ; (2) de supposer qu'il existe un schéma universel englobant l'ensemble des relations historiques entre les pays du Nord de la planète et ceux du Sud, ce schéma étant l'exploitation de l'homme, l'impérialisme politique et économique mondial et le fait de la pauvreté.

Le fait de la « pauvreté » relève bien d'une expérience vécue, donc d'une induction réalisée à partir du monde environnant – par exemple, le cadre des pays latino-américains. Mais ce fait est devenu, en « théologie de la libération », un schéma totalitaire, qui donne naissance à une nouvelle forme de réflexion chrétienne, à une conception de l'histoire très différente de la conception chrétienne normale. Ce fait est devenu, grâce aux théologiens de ce mouvement, un modèle universel englobant.

Or ce modèle, surimposé à la pensée chrétienne, ne permet pas de maintenir (et c'est là le grand danger de cette théologie de la libération) : (1) les bases du christianisme biblique et historique, l'idéologie des théologiens libérateurs éloignant le peuple chrétien du fait ontologique primordial ; (2) le fait qui doit ordonner et déterminer tous les autres faits, à savoir l'existence du Dieu-Trinité parfaitement souverain sur le monde et l'histoire, l'enseignement scripturaire du motif de la création du monde et de l'homme à l'image de Dieu, de la chute de l'homme dans le péché et de la rédemption sacrificielle accomplie en Christ.

C. Libération marxiste et salut évangelique

La Bible délivre un certain nombre de propositions fondamentales qui ont pour but d'éclairer notre conception de l'histoire. Citons ici : Genèse 3.15 ; 27 ; 28-29 ; 49 ; Juges 14.14 ; Daniel 9 ; Luc 2.29-35 et Romains 5. Ces propositions attestent qu'au-delà des conflits historiques immanents, il existe un dessein de salut qui a été élaboré en un conseil divin, et que les oppositions des temps historiques feront place, au jour fixé, au triomphe total de Dieu par Jésus-Christ. L'histoire laisse s'affronter le verbe et l'anti-verbe, placée sous le signe de la contradiction (Lc 2.34-35 ; Gn 3.15) ; elle cesse d'être un mystère opaque dès

qu'elle est interprétée avec le motif création-chute-rédemption en Christ de la Sainte Ecriture.

Or la théologie de la libération, en changeant le modèle d'origine scripturaire, en l'écartant *a priori*, bouleverse non seulement les données de l'histoire du salut, mais détruit le motif trinitaire et créationniste de la Parole de Dieu, en faussant la signification de ces propositions historiques.

Le dessein de salut proposé par Dieu à tous les peuples devient une lutte de libération chrétienne, qui voit l'affrontement historique des « deux cités » et les conflits inévitables des adeptes du verbe et de l'anti-verbe ; le refus opposé par les théologiens de la libération à la « situation présente » n'est plus le refus catégorique que l'Eglise doit opposer au projet humain et pécheur de l'autonomie par rapport à Dieu. Il n'est plus que le refus du sous-développement économique et social jeté à la face des « riches », la critique des relations économiques de « dépendance » entre le Nord et le Sud.

L'action libératrice au profit des masses exploitées et des démunis présuppose une lecture marxiste de l'histoire, et c'est cette lecture qui bouleverse entièrement le schéma trinitaire et créationniste du christianisme historique.

Les théologiens de la libération, dans leur grande majorité, répudient la philosophie marxiste de l'histoire. Ils ne conservent, disent-ils, que la grille de lecture marxiste apte à faire comprendre le mécanisme historique de l'exploitation ; mais force est bien de reconnaître que la conception chrétienne de l'histoire sort laminée d'une interprétation marxiste, car l'ensemble des concepts marxistes exclut précisément : (1) l'existence du Dieu-Trinité ; (2) l'image de Dieu en l'homme et sa relation hautement significative avec l'incréé ; (3) la chute originelle qui fait perdre à Adam et à ses descendants la justice initiale donnée par le Créateur ; (4) une

rédemption apportée par Dieu et conclue comme un acquittement gratuit du pécheur en vertu du sacrifice expiatoire universel offert à Dieu par le Fils : la rédemption *sola fide, sola gratia*.

À dire vrai, on ne voit pas, sur une seule séquence, la possibilité de maintenir intactes les données bibliques de l'histoire du salut, en faisant usage des concepts de la « théologie de la libération » : pauvreté, exploitation, dépendance, prise de conscience, libération, pratique révolutionnaire, organisation des pauvres... Pensons au magnifique texte de l'apôtre Paul : « Car l'attente de la créature concerne la révélation des fils de Dieu. » (Rm 8.19) Cette phrase de l'apôtre prend une signification dans l'enseignement scripturaire portant sur le péché et la rédemption, et c'est d'ailleurs cet enseignement qui constitue l'épine dorsale de ce chapitre 8 de sa lettre. Ce texte sera entièrement déformé par une théologie centrée sur « l'homme », sur « la praxis », sur les situations d'oppression plutôt que sur la condition oppressante de l'homme². De même, la « bonne nouvelle annoncée aux pauvres », la « libération des captifs » (Es 61 ; Lc 4) ne prennent un sens que comme ouverture de « l'année de grâce », dans la plénitude de l'œuvre de la rédemption en Jésus-Christ. La théologie de la libération ignore le véritable contenu de ces textes, car la méthodologie marxiste les sépare artificiellement des interventions de Dieu dans l'histoire du salut.

D. Le motif religieux de la théologie de la libération

La théologie de la libération, en englobant notre historicité dans un contexte immanent, remplace le motif triadique de la pensée biblique par le motif pélagien du salut de l'homme par l'homme ; c'est le motif du prolétariat souffrant, organisé et

² Voir cette distinction dans Jean Brun, « Pouvoir et Eglises », *Foi et vie*, 1972, p. 93-102.

trionphant que sous-tendent les analyses de Gutierrez, de L. Boff ou de Comblin. Ce motif est à l'opposé même des intentions expresses de la Sainte Ecriture : il mélange, en un même présupposé, le mythe titanique de l'homme autonome maître des éléments et ouvrant son propre avenir, au mythe prométhéen de la révolte contre les dieux, nouvel avatar survenu en plein siècle à la synthèse des philosophies humanistes. Il s'agit d'une véritable « naissance d'en bas », car l'homme prisonnier des apparences et de l'histoire essaie désespérément de donner une signification à sa présence au monde et au devenir, en brisant les cloisons et en ouvrant son avenir à une existence polyvalente, où il serait créateur absolu – berger, agriculteur, homme d'industrie, poète, artiste et « critique » !

On doit donc bien être convaincu que dans le conflit qui oppose le Dieu maître de l'histoire à l'homme pécheur, dans cet irréductible combat à la racine religieuse de la personnalité, entre le Christ unique et universel et les puissances des ténèbres, la théologie de la libération, inductive, immanentiste, historiciste, se trouve entièrement placée du côté de l'homme apostat qui cherche, depuis Kant, à remplacer le divin conseil trinitaire par son entendement autonome.

E. Pour une conception biblique de l'histoire

La théologie de la libération prétend être conforme au christianisme scripturaire. Ses apologistes ont le souci d'un retour aux sources, ils croient fonder leurs analyses sur des notions bibliques et vont même jusqu'à critiquer le manque de sens historique de l'ancien libéralisme du XIX^e siècle, de même que la séparation barthienne entre le religieux et l'historique. La pensée de R. Bultmann est également mise en question par les maîtres de ce cou-

rant théologique, qui récusent l'évangile entièrement « individualiste » et « désincarné » auquel aboutissait le théologien de Marbourg.

Sur ces différents points de discussion théologique, il faut se féliciter du nouvel intérêt pour l'histoire, manifeste en de nombreux courants contemporains – rétablir le lien nécessaire entre l'histoire et la révélation serait la victoire posthume de l'apologétique de Francis Schaeffer ! – tout en montrant qu'il n'est pas certain que ce soit la conception biblique de l'histoire qui soit réhabilitée. Au contraire, la conception humaniste de libération sépare l'historique des actes historico-rédemptifs qui pourraient lui conférer sa véritable valeur. Bien plus, la théologie de la libération, influencée par le schéma marxiste et hégélien, ne peut que nous proposer une nouvelle interprétation mythique et gnostique du devenir, en confondant l'issue des luttes humaines avec le « royaume de Dieu ».

L'histoire au sens biblique nous place devant l'œuvre divine créationnelle, où le Dieu Trine s'exprime en tout aspect et en chaque sujet créé. L'événement de la chute dans le péché détermine, ensuite, l'ensemble des données historiques, dont les récits bibliques nous donnent un compte rendu sur les registres des genres littéraires des diverses cultures historiques – compte rendu qui contient une description autorisée des interventions du Dieu souverain dans l'histoire « en vue du salut ». L'histoire est une réalité signifiante, orientée, elle dirige les hommes en vue des actes rédempteurs préparés par Dieu, et le centre de l'histoire se remplit de la présence du Fils et Messie promis, « gloire du peuple d'Israël », « lumière pour toutes les nations ». C'est lui qui triomphe du péché par la croix et la résurrection.

L'issue des temps historiques ne saurait donc s'identifier à une délivrance socio-politique, ou à quelque état de développement économique ou social – bien que les lumières de la rédemption en Christ puissent avoir un immense effet bénéfique au cours du

temps sur telle cité ou culture, ou sur une économie terrestre. Le sens de l'histoire n'est autre que la délivrance ultime, disparition de la misère et de la mort, du mal et du péché, lors du glorieux avènement de Jésus-Christ. Dans cette perspective, les différentes générations de chrétiens ont donc une tâche historique d'enseignement et d'évangélisation qui ne se confond pas avec une libération politique.

Sermon de Calvin sur Galates 6.9-10¹

Or ne nous laissons point en faisant bien, car nous moissonnerons en la saison, si nous ne devenons point lâches. Ainsi donc, cependant que nous avons le temps, faisons bien à tous, mais principalement aux domestiques de la foi.

Nous avons vu la similitude² par laquelle saint Paul nous exhortait à bien faire cependant que Dieu nous en donne l'opportunité en ce monde, car nous avons ici à appliquer ce que Dieu nous a donné au service et de lui et de tous les siens, même en général de tous hommes. Car selon que Dieu distribue quelque faculté ou don à chacun de nous, il l'oblige envers ceux qui ont besoin de lui et qu'il peut aider. Il nous faut donc résoudre en cela, que nul ne soit oisif ou inutile, mais que nous regardions le moyen qui nous est donné de Dieu, afin que chacun lui en fasse comme une offrande. Et cependant pour prendre meilleur courage saint Paul dit que nous semons en faisant ainsi. Or Dieu ne permettra point que nous soyons frustrés après que nous aurons tâché de nous employer où il nous commande. Il nous semble bien que tout est perdu, sinon que chacun cherche son profit et soit entièrement adonné à sa personne. Mais c'est tout le contraire, car bien que celui qui secourt son prochain se dépouille de ce qu'il donne, il le met en bonne garde, comme celui qui jette sa

¹ Calvin a prêché sur l'épître aux Galates entre le 14 novembre 1557 et le 8 mai 1558. La série a donc duré six mois et a été mise par écrit par Denis Raguenier. Nous publions ce sermon parce que le réformateur de Genève y aborde la question de la générosité. Les sous-titres ont été ajoutés par nos soins.

² Il s'agit de la similitude des semailles et de la moisson que Paul utilise dans les versets 7 et 8 : « Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. Celui qui sème pour sa chair, moissonnera de la chair la corruption ; mais celui qui sème pour l'Esprit, moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. » Calvin a longuement commenté cette similitude dans son sermon précédent.

semence en terre, c'est pour en recueillir le fruit en saison opportune. Au contraire, voici comme tout pourra périr, c'est que si nous sommes par trop attentifs à nous enrichir en ce monde, si nous n'avons égard ou soin qu'à faire notre profit, nous recueillerons corruption, c'est-à-dire que tout périra, comme il faut que ce monde passe et s'évanouisse avec sa figure. Voilà donc tout le trésor que pourront amasser ceux qui s'étudient à faire leur profit en ce monde, car comme leur vie est transitoire et caduque, aussi sont tous les biens qu'ils auront entassés, et tout s'en ira comme en pourriture. Mais si nous pouvons être dépouillés des sollicitudes terriennes, et regarder au royaume de Dieu, bien qu'il semble qu'en bien faisant nous sommes diminués et appauvris, ce trésor ne périra point et sera bien gardé en la main de Dieu jusqu'au dernier jour. Mais parce que le diable nous présente beaucoup d'occasions pour nous refroidir ou pour nous faire tourner bride en arrière, saint Paul ajoute ici un avertissement bien nécessaire : c'est de ne point nous lasser en bien faisant. Et puis il ajoute qu'il nous faut être patients, attendant le temps opportun de recueillir³.

Ne nous lassons point de faire le bien

Quand donc il dit qu'il ne nous faut point lasser, c'est à cause que ceux qui auront quelque bonne affection et désir de bien faire, seront retardés par les astuces de Satan et par plusieurs difficultés et obstacles qu'il leur mettra au chemin. Si quelqu'un se promène pour son plaisir, il ne le faut point exhorter qu'il ne se lasse point. Et pourquoi ? Il choisit quelque beau chemin battu, et puis il tient mesure : il va tout à l'aise, car il n'est point contraint de faire tant de lieues par jour, mais il retourne quand le chemin ne lui va plus à gré. Il

³ Moissonner.

faut donc que cette exhortation s'adresse à ceux qui ont longues journées à faire, et non seulement une ou deux, mais qu'il faut qu'ils continuent. Ils auront mauvais passages, ils auront un chemin pierreux et raboteux, ou plein de fanges, ils auront montagnes et vallées. Ceux-là ont besoin d'être piqués afin de se fortifier et prendre le frein aux dents, comme on dit, pour n'être point lassés et défaillir au milieu du chemin. Ainsi en est-il de nous, quand Dieu nous aura touchés par son Saint-Esprit, et que nous serons disposés à le servir, et aussi à bien faire envers ceux qui demandent secours de nous. Or il y a l'infidélité d'une part qui nous retient, parce qu'il semble que terre nous doit faillir, et si quelqu'un doit être secouru, nous pensons qu'il nous pourra venir semblable faute⁴ et disette. Voilà donc comme nous sommes retenus parce que nous sommes enveloppés en ce souci, et sommes insatiables en nos cupidités, et nous semble que rien ne nous suffira. Et puis nous serons sollicités aussi à chercher des excuses. Car nous alléguerons que nous ne savons pas si celui qui se plaint a telle faute comme il dit, et s'il y a si grande pitié. D'autre côté que le monde est si malin et pervers qu'on ne sait à qui bien faire, et que c'est perdre le bien le plus souvent, et qu'il y a telle ingratitude, qu'il vaudrait mieux laisser avoir faim et soif ceux qui se plaignent que de leur donner occasion d'offenser Dieu en trompant ainsi et en se moquant.

On trouvera toujours assez d'excuses et d'échappatoires pour bien faire, comme l'expérience le montre par trop, attendu surtout que de nature nous sommes tant lâches et faibles. Tant plus donc nous faut-il bien répéter la leçon que nous propose ici saint Paul, c'est de poursuivre sans nous lasser, voire en bien faisant. Or il est ici question de nous élargir⁵, et quand nous avons du bien, de l'appliquer pour subvenir à la disette de nos prochains. Et nous savons que

⁴ Manque.

⁵ Se montrer généreux, faire preuve de libéralité.

saint Paul a commencé par les ministres de la Parole. Mais il nous exhorte tous en général, attendu que Dieu nous a conjoints ensemble, et nous a mis au monde à cette condition que chacun regarde en quoi il pourra aider ceux qui sont dans le besoin. Que nous appliquions notre vie à cela afin de ne pervertir l'ordre de nature. Et puis d'autant que nous sommes tant lâches et tant froids, et qu'aussi nous pourrions trouver beaucoup d'occasions pour nous empêcher et pour rompre le zèle que nous aurions de nous acquitter de notre devoir, que nous surmontions toutes difficultés, et que nous prenions courage pour ne point défaillir. Et d'autant plus que le monde est aujourd'hui venu au comble d'iniquité, d'ingratitude et de malice, il nous faut surmonter telles tentations, regardant plutôt à Dieu qu'à ceux qui ne sont pas dignes d'être secourus au besoin. Car quelque malice qu'il y ait par tout le monde, Dieu demeurera toujours immuable en son propos, à savoir que chacun de nous doit regarder ce qu'il peut, et le moyen qui lui est donné, et que nous ne soyons point nés pour nous-mêmes, car Dieu aussi ne nous a pas créés à cette intention, mais que chacun se pousse et quasi se contraigne pour aider ceux qui demandent secours de lui. Et encore qu'ils ne le demandent pas, quand on les verra en nécessité, qu'ils s'emploient selon le moyen que Dieu leur offre. Les païens mêmes ont bien su parler un tel langage.

Ainsi c'est double honte à nous quand nous ne connaissons pas pourquoi Dieu nous a créés, et pourquoi il se montre si libéral envers nous. Et de fait il pourrait bien disposer le monde en telle sorte que nul n'aurait faute⁶ ni indigence, et que chacun se pourrait passer d'autrui, mais il nous présente matière de pitié et de compassion, afin qu'en cela nous déclarions s'il y a quelque humanité en nous.

⁶ Manque.

Nous moissonnerons en temps opportun

Or il nous faut aussi bien noter la promesse que saint Paul ajoute : c'est que nous recueillerons⁷ en temps opportun. Il est vrai que nous ne serions pas excusés encore qu'il n'y eût nul salaire, mais que Dieu simplement nous prononçât qu'il le veut ainsi, car c'est bien assez qu'il nous a mis au monde, et qu'il nous ait nourris de sa largesse, et c'est pour le moins que nous soyons entièrement à lui, mais encore quand il voit notre faiblesse et tardiveté⁸, il ajoute ceci pour nous faire prendre tant meilleur courage, en disant que de tout ce que nous faisons rien ne sera perdu, car il le reçoit comme en sa garde et nous le rendra, voire avec un profit plus grand que nous ne saurions espérer ni souhaiter en ce monde. Celui qui a argent en bourse, voyant un profit s'offrir, répandra et de côté et d'autre, car il présuppose que rien ne sera perdu, et que la somme principale reviendra à lui, et puis il s'augmentera d'autant par le profit qui lui en reviendra. Or il est vrai que quand on veut prêter argent, ou le mettre en quelque trafic, on regardera bien deux et trois fois qu'il soit assuré, mais en la fin si on voit un homme riche et solvable et de bonne foi, on conclut qu'on se peut bien fier en lui. Cependant Dieu n'a point ce crédit qu'on s'arrête à son dire, bien qu'il certifie tant et plus que ce que nous lui aurons baillé en dépôt retournera à nous, et que le profit en sera plus grand que de tous ceux que nous pouvons faire au monde : nous sommes sourds à cela.

En premier lieu donc afin que nous ne soyons point débauchés⁹ par l'ingratitude des hommes, notre Seigneur dit : « Ce que vous ferez au moindre et au plus méprisé, je l'accepte et reconnais comme à ma personne. Bref je le reçois comme

⁷ Moissonnerons.

⁸ Lenteur.

⁹ Détournés de notre devoir.

de ma main propre. » Voilà Dieu qui parle ainsi quant au mot de profit. Il ajoute aussi bien la promesse qu'il n'y a ni usure ni gain si grand comme le profit qu'il nous faut espérer de lui, moyennant que nous avons les yeux fermés, voire pour n'être pas retenus en ce monde, mais pour employer ce qu'il nous a mis entre les mains et ce qu'il nous a commis en charge, comme il l'ordonne par sa Parole. Dieu parle ainsi, non seulement pour un coup ou pour deux, mais tant de fois que s'il y avait une seule goutte de confiance en nous, il est certain que nous en serions assez résolus, tant y a que toujours nous sommes plongés ici-bas, et ne pouvons croire et nous persuader que Dieu parle à bon escient. Ce n'est point donc sans cause que saint Paul met ici en avant la promesse que nous recueillerons, comme s'il disait : « Pauvres gens, vous êtes si bouillants quand quelque profit se montre, encore que l'issue en soit douteuse, votre cupidité vous pousse là, et chacun déboursa volontiers. Et voici Dieu qui est seul véritable et ne peut mentir, qui nous assure tant de fois et nous témoigne que ce que nous lui mettons en main sera pour nous rapporter un fruit inestimable, et cependant que nous ne puissions point ajouter foi à tant de promesses qu'il nous donne, lui saurions nous faire plus grande injure que celle-là ? Il ne nous doit rien quant à lui : ce qu'il nous promet c'est de son bon gré, sans qu'il y soit obligé nullement, et cependant il n'y a rien qui nous puisse induire à le servir. »

Voilà donc ce que saint Paul nous propose, afin que chacun de nous s'efforce de corriger cette maudite racine d'avarice, qui est si profonde en nos cœurs, qu'il faut bien nous faire violence quand il est question de suivre là où Dieu nous appelle, et surtout quand il nous faut élargir des biens qu'il nous a commis en charge pour en être fidèles dispensateurs. Mais notons le mot qu'il ajoute, c'est, dit-il, *en saison opportune*. Or ceci est pour nous confirmer et fortifier en patience. Car nous voudrions que Dieu du jour au lendemain,

voire du premier coup il nous montrât le profit duquel il nous parle. Un laboureur se tiendra tranquille quand il aura jeté sa semence en terre : il verra la terre gelée, il verra que la neige la couvre, il y aura vents et pluies, et froid et chaud, et le laboureur néanmoins attend toujours que le temps de moisson soit venu. Ceux qui mènent train de marchandise mettent leur argent, voire leurs personnes propres en grand hasard, et puis leur argent va et trotte de côté et d'autre, et toutefois comme ils sont accoutumés de vendre et d'acheter, ils savent bien qu'ils ne recevront pas le profit du premier jour, mais il faut qu'ils attendent que le temps soit venu. Cependant il n'est point question de rien espérer ni attendre quand nous avons affaire à Dieu, et toutefois la chose nous doit être toute certaine, et même le terme ne nous doit point sembler trop long si nous élevons nos esprits à cette éternité du royaume des cieux, nul toutefois n'est patient. Cependant que nous aurons jeté notre bien au hasard et à l'aventure, nous pourrions être paisibles, et quand Dieu nous déclare qu'il sera gardien de ce qu'il nous faut employer, n'est-ce pas grande pitié que nous soyons en perplexité et inquiétude, et qu'il nous semble que tout soit perdu, si nous ne voyons la chose aussitôt accomplie. Voilà donc ce que nous avons à observer sur ce mot, à savoir de nous tenir comme bridés jusqu'à ce que le temps opportun soit venu. Car ce n'est pas à nous d'assigner jour certain ; il faut que cela soit en la main de Dieu. Contentons-nous donc qu'il veuille exercer notre patience, et cependant que le terme ne sera point prolongé outre ce qui nous sera utile. Au reste saint Paul aussi nous a voulu retirer de ce monde, car nous demandons profit temporel. Il est vrai que nous serons bien contents que Dieu nous le donne, mais en cela nous montrons que nous sommes terrestres. Car celui qui fera quelques aumônes, encore qu'il veuille servir Dieu, il voudrait bien que pour un denier, il dût recevoir bientôt un sol ou un florin, et sous ombre de quelques petites aumônes qu'il fera, il

demanderait d'engloutir de côté et d'autre. D'autant donc que nous voudrions ainsi marchander avec Dieu, saint Paul pour corriger un tel vice dit qu'il nous faut regarder où Dieu nous appelle, à savoir à ce grand jour où chacun sera salarié¹⁰. Ainsi donc combien qu'il semble que tout périsse quant à ce monde et à la vie présente, ne laissons pas de toujours espérer en Dieu, lequel est fidèle de garder notre dépôt, et même qu'il surmontera tout ce que nous pouvons espérer, moyennant que de notre côté nous ayons patience.

Faisons le bien tant que nous en avons le loisir

Sur cela, il conclut, *que cependant que nous avons temps et loisir, que nous fassions bien envers tous, mais principalement vers les domestiques de la foi*. Or en disant qu'il nous faut mettre peine cependant que nous avons loisir à bien faire, il nous propose quelle est la brièveté de notre vie. Et encore en cet endroit nous voyons une mauvaise maladie en nous, car il nous semble qu'un jour est comme un an. Et n'y aura-il jamais fin ? Et faudra-il toujours continuer ? Et sera-ce toujours à recommencer ? Voilà donc comme chacun se fait accroire¹¹ que le temps de bien faire est trop long. Et là-dessus : « O, j'y viendrai encore assez à temps, car si je me dépouille aujourd'hui, et demain qu'on m'en demande, je n'aurai plus de quoi, il vaut donc mieux que je m'en réserve. » Or ces réserves-là sont telles que jamais on ne trouve l'opportunité de bien faire, car chacun voudrait que son compagnon allât devant, et non pas pour le suivre à bien faire, mais pour toujours se tenir enserré. Or saint Paul nous montre au contraire que si nous considérons prudemment la chose telle qu'elle est, nous verrions que nous n'aurions pas grand loisir

¹⁰ Récompensé.

¹¹ Se convainc.

pour toute notre vie. Car quand nous ne cesserons, et que chacun fera tous ses efforts tant qu'il sera possible pour s'employer à servir ses prochains, qu'encore ne sera-ce point beaucoup. Nous voyons qu'étant au monde il nous faut être en charge. Nous serons nourris et vêtus étant enfants, que nous ne pourrions point gagner la valeur d'une épingle, et faut que les autres travaillent pour nous. Eh bien, sommes-nous venus en âge d'intelligence ? Encore faut-il bien souvent que nous soyons aidés et secourus. Je dis même les plus riches, car une maladie surviendra ou quelque autre adversité que sera pour abattre ceux qui pensent être les plus forts et robustes. Après nous manquerons de tant de choses, et serons tant empêchés pour nous, qu'à grand peine pourrons-nous départir la centième partie de notre devoir à ceux auxquels nous sommes redevables selon Dieu. Ceux qui seront riches et qui auront du bien, même ceux qui auront bon vouloir, à grand peine pourront-ils s'acquitter de la centième partie de rendre le devoir envers ceux auxquels ils sont obligés, même s'ils travaillent sans cesse.

Quand donc tout sera bien regardé, nous ne trouverons pas que nous ayons grand loisir de bien faire à nos prochains. Car quand nous sommes venus en vieillesse, c'est pour retourner à une seconde enfance, que nous sommes inutiles comme petits enfants, sinon que nous sommes encore en plus grande charge, d'autant que nous serons chagrins et difficiles à contenter : il faut que tout le monde s'emploie pour nous, et cependant nous sommes tout à fait inutiles. Par cela donc nous voyons que nous n'avons pas grand loisir de bien faire. Et tant plus nous faut-il efforcer, cependant que Dieu nous en donne l'opportunité. Quand un laboureur verra le beau temps, « Sus, sus, dira-il, nous ne savons pas si la pluie surviendra : il faut aller fouir les vignes ; il faut aller traîner la charrue ; il faut semer ; il faut faire ceci et cela, cependant que le temps y est propre, car nous ne savons pas combien il

pourra durer ». Autant en fera un marchand quand il aura à voyager, autant de tout le reste. Et maintenant il est question de ce travail auquel Dieu nous appelle, il est question de semer voire à l'Esprit et à la vie incorruptible, et cependant nous disons que nous ne sommes pas pressés, et que nous pourrions bien nous réserver encore d'ici à un an, ou d'ici à deux, ou à trois, c'est-à-dire d'ici à jamais, telle est notre nonchalance et froidure. Apprenons donc de pratiquer cette admonition qui nous est ici faite par l'Esprit de Dieu, c'est de bien faire quand nous avons le loisir, car nous ne l'aurons pas toujours. Et c'est une grâce spéciale que Dieu nous fait quand il nous met en main de quoi subvenir à nos prochains. Et en cela déjà il nous donne quelque marque qu'il nous reconnaît pour ses enfants, si nous pouvons communiquer de ce qu'il nous a donné à ceux qui en manquent, c'est une marque de son image qu'il met en nous. Or donc, quand nous sommes disposés à servir ceux qui demandent notre aide, quand nous avons de quoi, et quelque moyen, voilà Dieu qui nous fait autant d'honneur. Et nous ne savons pas si ce loisir-là nous durera toujours, car nous voyons comme il ravit le bien à ceux qui veulent tout engloutir. Et ceux qui sont comme des gouffres, nous voyons comme il les dépouille misérablement et il faut qu'ils demandent aide, et ne soient point exaucés parce qu'ils ont été si pleins de cruauté qu'ils n'ont eu nulle compassion de ceux qui venaient leur demander secours.

Pratiquons le bien envers tous

Puisqu'il en est ainsi, notons que notre vie est brève, et qu'elle se passe bientôt, et que les occasions de bien faire s'écoulent. Et pourtant employons-nous cependant que notre Seigneur nous en donne le moyen, *voire envers tous* (dit saint Paul) *mais principalement envers les domestiques de la foi*. Or quand il dit envers tous, c'est pour montrer, encore que les hommes

nous dégoûtent de leur bien faire, que nous ne laissions pas de leur faire ainsi que Dieu nous commande. Car, comme j'ai déjà touché, il ne faut point regarder quel est un chacun, et ce qu'il mérite, mais il nous faut monter plus haut, c'est que Dieu nous a mis au monde à telle fin que nous soyons unis et conjoints ensemble. Et d'autant qu'il a imprimé son image en nous, et que nous avons une nature commune, que cela nous doit inciter à subvenir les uns les autres. Car il faut que celui qui se voudra exempter de subvenir à ses prochains se défigure, et qu'il déclare qu'il ne veut plus être homme, car cependant que nous serons créatures humaines, il faut que nous contemplions comme en un miroir notre face en celui qui sera pauvre et méprisé, qui n'en pourra plus et qui gémera sous le fardeau, et fût-il un étranger. Qu'il y vienne quelque Maure ou quelque barbare, puisqu'il est homme, il apporte en même temps un miroir auquel nous pouvons contempler qu'il est notre frère et notre prochain, car nous ne pouvons pas abolir l'ordre de nature que Dieu a établi pour être inviolable.

Ainsi donc nous sommes obligés sans discrétion envers tous hommes, d'autant que nous sommes une même chair, comme le prophète Esaïe en parle¹². Tu ne mépriseras point ta chair, comme s'il disait que ceux qui sont chiches et épargnent, et qui se retirent quand il est question de bien faire, non seulement ils dépitent Dieu et rejettent sa Parole, mais que ce sont des monstres, d'autant qu'ils ne regardent point qu'il doit y avoir une communauté envers tous hommes.

Voilà donc pourquoi saint Paul notamment dit qu'il nous faut tâcher de bien faire à tous, voire à ceux qui en sont indignes, et fussent-ils nos ennemis mortels. Il est vrai que cela est dur et contraire à notre inclination, mais voilà aussi où Dieu nous éprouve tant mieux. Car si nous faisons bien à ceux qui le méritent, à ceux qui le peuvent revaloir, ce n'est pas pour montrer que nous voulions servir Dieu, car nous aurons

¹² Es 58.7b.

possible égard à notre profit. Et comme notre Seigneur Jésus le souligne, les païens en font bien autant, et les pires du monde. Et pourquoi ? Ils se disent : « J'ai besoin d'être subvenu, il faut que j'acquière des amis. » Si donc nous discernons ceux qui sont dignes à leur bien faire, et ceux aussi qui ont le moyen de nous rendre la pareille, cela n'est pas une droite épreuve, ni un examen certain que nous voulions nous employer comme Dieu le commande, mais quand nous fermons les yeux à l'ingratitude des hommes, et que nous sommes enclins à pitié seulement par leur pauvreté et misère, voilà comme nous servons Dieu. Or faisant ainsi, il est certain que nous tâcherons de bien faire à tous, comme j'ai déjà déclaré, que nous ne pouvons pas rompre le lien indissoluble par lequel Dieu nous a conjoints et unis. Et ainsi les étrangers nous sont assez prochains, combien qu'ils ne nous soient ni parents, ni cousins, ni familiers. Et pourquoi ? Nous sommes tous d'une chair, nous portons une marque qui nous doit induire de faire l'un à l'autre tout ce que possible nous sera. Quoi qu'il en soit, saint Paul nous recommande spécialement les domestiques de la foi.

Surtout envers les domestiques de la foi

Or il use de ce mot domestiques pour nous toucher plus au vif par similitude. Car combien que nature nous enseigne que nous devons secourir ceux qui sont en nécessité, ceux qui sont d'une maison sont encore plus enclins et volontaires à bien faire l'un à l'autre. Voici donc les degrés qui sont entre les hommes, que tous savent bien qu'il y a quelque obligation mutuelle, tellement que s'ils défaillent aux étrangers, en cela ils s'oublient. Or cependant de s'étendre ainsi au long et au large, parce qu'il est difficile, voilà pourquoi on ne sera pas tant enclin à bien faire à gens inconnus, si ce n'est en nécessité extrême. Car alors quelque dureté qu'il y ait en nous, si nous

sommes émus quand nous verrons un homme en danger éminent, chacun s'emploiera pour lui subvenir. Même cette pitié-là est tellement engravée en nous, qu'elle s'étendra jusqu'aux bêtes. Par plus forte raison donc envers ceux qui sont créés à l'image de Dieu comme nous sommes, mais s'il y a extrême nécessité, comme j'ai dit, alors nous sommes tant plus échauffés pour subvenir aux indigents. Mais quand nous sommes d'un pays et d'une langue, alors nous nous voyons plus proches, et cela augmente l'affection qui autrement en général serait froide. Mais encore quand il y a amitié et privauté de voisinage, cela est encore plus, comme nous voyons ceux qui sont d'un pays, ils diront : « Et c'est pour le moins, puisque Dieu nous a ainsi rapprochés, que nous tâchions de servir l'un à l'autre. » Après les voisins qui demeureront en une même rue, et qui communiqueront privément ensemble, nous voyons qu'ils sont comme parents et affins¹³. Or par plus forte raison ceux qui sont d'une même maison, et qui sont là recueillis comme en un petit corps, Dieu les tient comme enserrés, il les embrasse là comme si un père avait tous ses enfants à l'entour de lui. D'autant donc que nous devons être induits à nous employer de tant meilleur courage, quand Dieu nous a ainsi unis et rapprochés si familièrement l'un de l'autre, saint Paul notamment dit que tous fidèles et tous ceux qui font profession d'un même Evangile avec nous, que ceux-là sont comme domestiques, c'est-à-dire d'une même maison. Car domestique c'est autant comme celui qui habite en un même ménage. Et de fait l'Eglise est appelée la maison de Dieu, et il réside au milieu de nous.

Quand l'Ecriture parle ainsi, elle n'entend pas qu'il nous faille être comme en ce temple matériel pour être conjoints ensemble, mais encore que chacun soit en son ménage, Dieu nous a tellement recueillis à soi, que nous sommes comme domestiques l'un de l'autre, et non seulement bourgeois du

¹³ Parents par alliance.

royaume céleste. Mais il y a encore je ne sais quoi plus prochain, et qui nous doit tenir plus unis. Bref, quand il est dit que ceux qui veulent être enfants de Dieu sont tous ensemble de sa maison, c'est pour montrer qu'il y a comme une fraternité commune. Et combien que les frères terriens se séparent, et que chacun se retire à part, il nous faut toujours demeurer en cette union que Dieu dédie entre nous. Quand nous entendons cela, ne faut-il pas que nous soyons plus stupides, et que nous surmontions en cruauté les bêtes brutes et sauvages, si nous ne sommes émus à employer ce que Dieu nous a donné pour le secours de nos prochains, je dis des fidèles ? Nous voyons donc maintenant en somme l'intention de saint Paul : puisque Dieu nous a obligés à bien faire à tous hommes, d'autant qu'ils sont notre chair, que nulle malice n'empêche que chacun ne s'efforce de s'acquitter en général envers ceux que Dieu nous présente, et auxquels il veut éprouver notre humanité. Mais cependant puisqu'il nous a recueillis en son troupeau, puisqu'il nous a conjoints en son nom, et que nous l'invoquons d'une bouche notre Père, qu'il faut bien que nous ayons fraternité ensemble. Que si nous désirons être reconnus de lui pour ses enfants, que nous fassions valoir cette adoption par laquelle il nous a choisis, tellement que nous déclarions sans feintise et par effet que nous désirons montrer que nous tenons pour frères ceux que Dieu a ainsi recueillis en sa maison et en son Eglise. Voilà donc ce que nous avons à retenir de ce passage.

Et ainsi n'usons plus de ces excuses frivoles pour dire : « Je ne sais qui est celui-ci, je ne le connais point. » Et celui-là n'est point connu de Dieu ? Cependant tu ne daignes pas ouvrir les yeux pour contempler celui qui est ton image, même que Dieu tient pour l'un de ses enfants, et tu diras que tu ne le connais point. Cependant voilà Dieu qui daigne bien jeter sa vue sur nous qui sommes tant misérables, voire lui qui a une majesté si haute et si terrible qu'il faut que les anges de paradis

tremblent devant avec toute humilité. Voilà donc le Dieu souverain qui regarde ici-bas sur nous qui ne sommes que pauvres vers de terre et pourriture, et même il ne se contente point de dire : « Je vous connais », mais il affirme : « Je vous adopte pour mes enfants, que vous soyez ma facture, que vous soyez mes héritiers, que vous soyez comme mes membres. » Dieu parlera ainsi, et nous serons si pleins d'orgueil et de fierté que nous mépriserons ceux qui sont semblables à nous, ou qui vaudront beaucoup mieux le plus souvent. Ainsi donc qui est-ce qui portera un tel orgueil ? Bref, ceux qui traitent ainsi les étrangers pour se retirer de leurs prochains, et qui ne veulent nullement communiquer avec eux, ils méritent bien d'être effacés du livre de vie, et que Dieu les trace et les racle, et qu'il les livre en la possession du diable qui est leur père, d'autant qu'il a été homicide dès le commencement et plein de cruauté. Voilà donc en somme ce que nous avons à retenir, et comment il nous faut pratiquer cette doctrine, où surtout les domestiques de la foi nous sont recommandés. Et ainsi que nous montrions quand Dieu nous a daigné appeler à soi, que nous prisons plus cette grâce et cet honneur-là que tous les biens du monde. Et que par ce moyen nous montrions aussi que nous avons affection fraternelle pour bien faire à ceux qui ont besoin de nous, et selon le moyen que Dieu nous aura donné, et la mesure de notre faculté.

Compte rendu du colloque AFETE 2021

« *Le souffle du Tout-Puissant m'anime* » (Job 33.4)

Les évangéliques et l'expérience spirituelle

Jean-Claude THIENPONT

Pasteur retraité de l'Eglise protestante unie de Belgique

Ancien professeur à la Faculté libre de théologie évangélique

et à la Faculté Jean Calvin

« Le souffle du Tout-Puissant m'anime. » Tout chrétien reprendra volontiers à son compte cette affirmation à la fois belle, simple et forte de Job. En lui donnant plusieurs strates de signification : oui, si je vis, c'est parce que le Dieu créateur, auteur de toute vie, m'a accordé le souffle de vie ; oui encore, si je suis chrétien, c'est parce que le Dieu sauveur, origine de toute vie nouvelle en son Fils Jésus-Christ, m'a accordé le souffle de l'Esprit ; oui, enfin, parce que le Dieu vivant et puissant, sous l'impulsion de son Esprit, me donne de vivre des expériences d'une nature autre que celles du commun des mortels. Des expériences spirituelles, au sens propre du terme.

Reste à savoir, cependant, si cette dernière compréhension est valable dans tous les cas, si les expériences vécues et considérées comme spirituelles le sont authentiquement. Or, il n'est pas toujours aisé de les insérer dans la linéarité de nos schémas théologiques.

Logique, diront certains, puisque « l'Esprit souffle où il veut » (Jn 3.8). Plus même, contrairement à ce que retient la mémoire collective, la comparaison dans cette phrase se rapporte très précisément à la *personne* née de l'Esprit et non à l'Esprit lui-même. C'est à cette personne que se rattachent,

comme au vent, mystère et imprévisibilité. Ce qui ne va pas sans susciter quelques interrogations.

Lors du colloque AFETE (Association francophone européenne de théologiens évangéliques) des 6 et 7 septembre 2021, plusieurs penseurs et chercheurs du monde protestant évangélique ont pu approfondir cette problématique.

Comment, en effet, articuler ce qui nous vient de Dieu sous la forme d'une révélation verbale, propositionnelle, intelligible, contenue dans les Ecritures, et ce qui nous parvient de lui sous la forme d'expériences spirituelles diverses, individuelles ou collectives ? Si, comme l'a souligné le sociologue Philippe Gonzalez, la foi chrétienne consiste avant tout en une relation personnelle à Dieu, dont la religion est certes le substrat visible, mais pas l'essence, il faut bien admettre que la foi ne peut se réduire au cadre étroit de la sphère cognitive. Il y a plus. Mais quoi ?

Les défis sont considérables ! Les brebis que nous sommes, au milieu des loups, ont besoin d'une guidance qui nous vient d'en haut (Etienne Lhermenault). Mais comment distinguer, par exemple, entre l'action de l'Esprit et les émotions religieuses stimulées par des supports profondément humains tels que la musique ou d'autres artifices créant des atmosphères particulières (Evert van de Poll) ? Comment rester ouvert à la vaste panoplie des expériences spirituelles dont témoignent les Psaumes (abordés par Anthony Perrot en s'appuyant sur les travaux de Walter Brueggemann), sans enclotsonner l'Esprit dans ses jaillissements antiques ? Comment échapper à la réduction individualiste contemporaine en servant au plus près l'enseignement biblique (paulinien) sur la dimension collective de l'œuvre de l'Esprit au sein du corps du Christ (Donald Cobb) ? Comment naviguer entre ciel et terre pour transposer dans le paysage contemporain les expériences extatiques rapportées par Paul ou d'autres (Jacques Nussbau-

mer) ? Comment comprendre et appliquer les images bibliques concernant l'Esprit telle que celle de la colombe céleste sans tomber dans des interprétations réductrices (Marie-Noëlle Yoder) ?

Comment, finalement, discerner entre illumination et illuminisme ? Sûrement, entre autres, comme nous y ont amenés avec profondeur théologique, franchise et fraternité, Yannick Imbert et Jean-Claude Boutinon, en s'appliquant à pratiquer conjointement une lecture scripturaire des expériences spirituelles et une lecture des données scripturaires à la lumière des expériences spirituelles. Ou encore en s'inspirant de la sagesse visionnaire d'un précurseur inspiré et inspirant tel que Louis Dallièrre (relu par David Bouillon).

Pour qui veut articuler intelligence et intuition de la foi, veiller à ne pas limiter la liberté de l'Esprit par une rationalisation trop unilatérale de la Parole, autant qu'à ne pas amoindrir l'autorité de la Parole par une ouverture incontrôlée aux expériences spirituelles, les actes du colloque s'avéreront sûrement une source de réflexion stimulante et nourrissante.

On attend leur parution avec impatience !

La Revue réformée

publiée par

l'association **LES ÉDITIONS KERYGMA**

33, avenue Jules Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE

CCP MARSEILLE 0282074S029/77 Éditions Kerygma/Revue réformée

IBAN : FR21 2004 1010 0802 8207 4S 029 77

BIC : PSSTFRPPMAR

Comité de rédaction

R. BERGEY, P. BERTHOUD, J.-P. BRU, D. COBB, D. BERGÈSE

Y. IMBERT, M. JOHNER, G. KWAKKEL, P. WELLS, R. DE SOUSA, P.-S. CHAUNY

J.-M. GENET (correcteur)

Comité de référence

G. CAMPBELL, W. EDGAR, F. HAMMANN, H. KALLEMEYN

Site internet : J.-M. MERMET

Editeur : Jean-Philippe BRU

jphilbru@gmail.com

LA REVUE RÉFORMÉE a été fondée en 1950 par le pasteur Pierre MARCEL.

Depuis 1980, la publication est assurée par la Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence,
«avec le concours de pasteurs, docteurs et professeurs des Eglises et Facultés de théologie
réformées françaises et étrangères».

LA REVUE RÉFORMÉE se veut «théologique et pratique»;

elle est destinée à tous ceux — fidèles, conseillers presbytéraux et pasteurs —
qui ont le souci de fonder leur témoignage, en paroles et en actes, sur la vérité biblique.

Couverture : maquette de Christian GRAS



SOLI DEO GLORIA